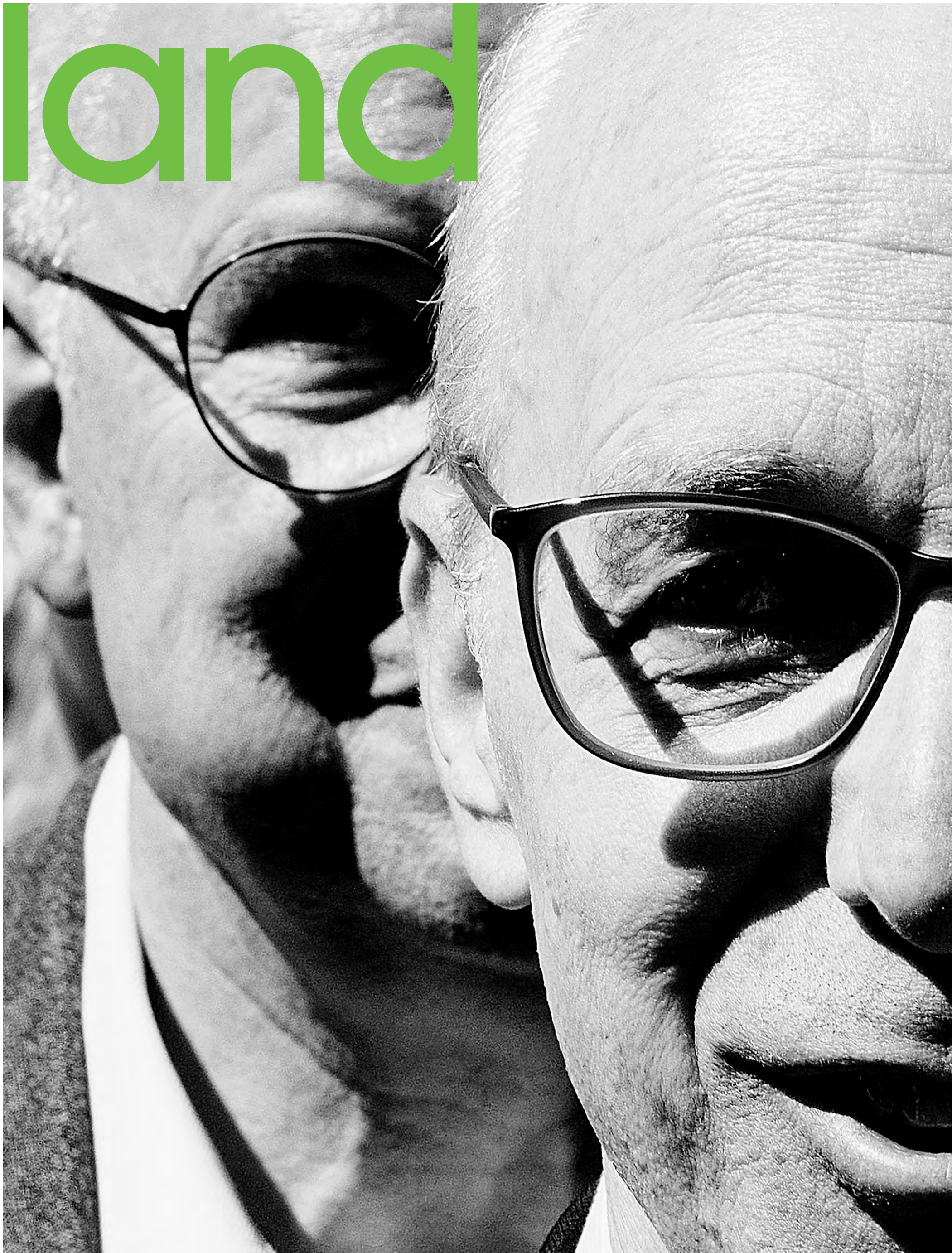


land



N°19 · 08.05.2026 · 73. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

Wenn eine 5 vor dem Prozentkomma steht

Budgetnorm und „flache“ Schulden-Trajektorie. Gilles Roth und die öffentlichen Finanzen

S. 3

„Eng Spuer vu Gott“

Die Zahl an Erwachsenentaufen ist in den letzten Jahren gestiegen. Wer sind die Neokatholiken?

S. 7

The Big T

La Tripartite a connu son lot de critiques et d'échecs. Courte histoire d'une institution à neuf vies

S. 11

Foto: Sven Becker

WIRTSCHAFT

« Avec modération »

Le directeur général de Luxair, Gilles Feidt, sur la flambée du kérosène, le prix des billets et la fiabilité des avions

S. 13

FEUILLETON

Erinnerungskultur und Gegenwart

Der deutsche Filmemacher RP Kahl hat Peter Weiss' *Die Ermittlung* neuinszeniert und vergangene Woche Luxemburger Lehrkräften vorgestellt

S. 17



6,50 €

O captain ! My captain !

IIII Bernard Thomas

« Schwarz-Blo hätt keng Majoritéit méi », titre *rtl.lu* ce mardi. La *Sonndesfro* fait lever un vent de panique au CSV, auquel elle prédit une perte de six mandats parlementaires. Alors certes, calculer les sièges est un exercice de politique-fiction que l'arbitraire du panachage et des *Reschtsëtz* (quatorze, en 2023) rend illusoire. Mais la tendance (moins huit pour cent par rapport aux dernières élections) est cruellement claire, marge d'erreur ou pas. Le CSV finit aux alentours de vingt pour cent, au même niveau que le LSAP et le DP. Au sein du CSV, on entend différentes lectures du sondage. Les uns y voient la preuve que les Luxembourgeois restent attachés au modèle social (qu'incarne la Tripartite) et réfractaires à la posture de CEO. L'aile *wirtschaftsliberal* du parti pointe, elle, la déception qu'a suscitée, auprès d'une partie de la base électorale, la capitulation du « neie Luc » devant les syndicats. Luc Frieden n'a pu satisfaire les attentes qu'avaient placées en lui les milieux patronaux. Que ce soit sur les retraites, les conventions collectives ou la santé, il a dû reculer. Certains n'apprécient pas le Premier ministre pour avoir voulu lancer ces réformes, d'autres ne l'apprécient pas pour y avoir renoncé. (D'autres encore ne l'apprécient pas, tout simplement.) Bref, Luc Frieden perd sur tous les tableaux. Sa psychorigidité et son orgueil, sa maladresse et ses tergiversations n'arrangent rien. Face à un partenaire de coalition agile et redoutable, Luc Frieden apparaît comme *ee Vull fir d'Kaz*. Cela fait plus de douze mois qu'il se voit entraîné dans cette spirale négative, et aucune sortie vers le haut n'est en vue.

C'est humilié et affaibli que le Premier ministre entre dans une Tripartite qu'il n'avait pas voulue et dont il maîtrise mal la mécanique. Pour compliquer l'équation, rien n'est clair : Ni l'ordre du jour, ni l'enveloppe budgétaire, ni les prévisions du Stateg. « La réalité est que nous ne savons pas aujourd'hui ce qui arrivera demain », concède le directeur de l'institut statistique cette semaine sur *RTL-Radio*. (Le « scénario central » prévoit deux tranches en moins de douze mois, la première en juin 2026 et l'autre au deuxième trimestre 2027.) Nora Back et Patrick Dury pourraient encaisser un échec tripartite ; pour Luc Frieden en revanche, ce serait la Bérézina. Si quelqu'un a besoin d'un accord, c'est lui. Les leaders syndicaux le savent et font monter les enchères, espérant ainsi rouvrir le dossier du salaire social minimum, hâtivement évacué par le gouvernement. C'est avec aplomb qu'ils sont entrés dans le round préliminaire, avançant des revendications maximalistes, tout en maintenant la pression dans la rue. Cette stratégie a de bonnes chances de réussir. Luc Frieden se voit contraint de racheter la paix sociale, probablement à crédit. Quitte à briser le plafond de la dette : *Forty is the new thirty*. Quant au DP, il pourra choisir son *spin*. En cas de succès, ce sera le mérite de Xavier Bettel. En cas d'échec, ce sera la faute de Luc Frieden. Être numéro deux a aussi du bon.

Le CSV se sent dupé par le DP qui sort, de nouveau, gagnant du sondage. Les frustrations s'accumulent, et les tacles contre les ministres libéraux devraient se multiplier au cours des prochains mois. Mais le vrai problème du CSV s'appelle Luc Frieden. Pour 2028, le parti a lié son destin à celui du Premier ministre, en confirmant celui-ci au poste de président du parti. Une bien mauvaise idée, selon Michel Wolter (qui avait lui-même logné vers ce poste). « Wann de Premier schlecht Wäerter kritt, kritt och d'CSV schlecht Wäerter », lâche-t-il cette semaine sur *Radio 100,7*. Alex Donnersbach, secrétaire général du CSV et fidèle parmi les fidèles, rame au secours du capitaine à la dérive : « Ech menge, mir hu mat dem Premier Minister Luc Frieden ee klore Leader », assure-t-il sur *RTL-Radio*. Le parti devrait se recentrer sur la sécurité, le logement et la compétitivité. Sans oublier le fameux « pragmateschen Ëmweltschutz » (Martine Hansen aura apprécié ; Serge Wilmes sans doute moins).

La nervosité est montée d'un cran parmi les 21 députés chrétiens-sociaux, chacun se demandant s'il figure parmi les six potentiels perdants. Mais tout le monde est conscient qu'évoquer ouvertement la question de la succession ne ferait qu'aggraver la crise. La révolution de palais n'est donc pas pour demain. Quant à Gilles Roth, il prend une douche froide. La réforme fiscale, son sésame pour 2028, provoque le scepticisme ; 44 pour cent des sondés estiment que ce ne serait pas « le bon moment ». (Il faut dire que le libellé était légèrement suggestif : « Wéineg Wuesstem, héije Chômage, Krich an Energiekris : Ass et de richtege Moment [etc]. ») L'encombrante question de la *Spëtzekandidatur* est donc loin d'être résolue, tant au LSAP qu'au CSV. Un boulevard s'ouvre devant Xavier Bettel. ●



Politik

Wenn eine 5 vor dem Prozentkomma steht

IIII Peter Feist

**Budgetnorm und „flache“ Schulden-Trajektorie.
Gilles Roth und die öffentlichen Finanzen**



Sam Tanson (Grüne), hier am 1. Mai beim LCGB, ist eine Kritikerin von Gilles Roths Haushaltspolitik

Welchen Spielraum hat der Finanzminister für Zugeständnisse bei der Tripartite, die kommenden Dienstag beginnt? Kaum überraschend erklärt Gilles Roth (CSV) dem *Land*: „Das kann ich nicht sagen. Wir werden sehen, was kommt.“

Vergangene Woche konnte man meinen, der *Sputt* werde gar nicht groß sein. Da hatte der Conseil national des finances publiques (CNFP) den nominalen Saldo der öffentlichen Finanzen publiziert, wie er das jedes Jahr im April und im Oktober macht: Gegenüber Oktober 2025, als der Saldo bei –706 Millionen Euro lag, hat er sich Stand April auf –1 756 Millionen verschlechtert. 1,05 Milliarden zwischen zwei Erhebungs-Zeitpunkten, so eine Verschlechterung war noch nie da, notierte der CNFP lakonisch.

Laufen Gilles Roth die Finanzen aus dem Ruder? Ausgerechnet ihm, der als Oppositionsabgeordneter verlangt hatte, an „den Apel fir den Duuscht“ zu denken und die Staatsschuld auf keinen Fall über 30 Prozent des BIP hinaus wachsen zu lassen? – Die Zahlen des Stateg, auf denen der CNFP seine Rechnung aufbaut, sehen noch alarmierender aus. Denn da ist nicht von EU-Haushaltsbegriffen wie dem nominalen Saldo und dem strukturellen Saldo die Rede, sondern von Überschüssen oder Defiziten im Zentralstaat, bei den Gemeinden und der Sozialversicherung. Die meldet das Stateg zusammen mit anderen Buchungsdaten an Eurostat, in einem Formular, das für alle EU-Staaten dasselbe ist. Im Formular vom 31. März steht für 2025 ein Defizit des Zentralstaats von 2,335 Milliarden Euro. Vorläufig, definitiv wird die Zahl erst

im Herbst. Die vorläufige aber ist fast doppelt so groß wie die 1,206 Milliarden, die das Finanzministerium im Staatshaushaltsentwurf 2026 festgehalten hatte. Und über die Gilles Roth in seiner *Budgetsried* im Parlament am 8. Oktober meinte, „den Defizit fir 2025 dierft manner héich ausfallen wéi déi 1,29 Milliarden“, von denen ein Jahr zuvor ausgegangen worden war.

2,335 Milliarden Defizit statt 1,206 Milliarden?

„Die Stateg-Zahlen kommentiere ich nicht“, sagt Roth dem *Land*. „Erstens weil sie noch vorläufig sind, und zweitens, weil für sie nicht das Finanzministerium zuständig ist.“ Aber indirekt kommentiert er sie doch. Denn niemand weiß, was in der Tripartite kommt, und von einer „Verschlechterung“ um eine Milliarde spricht der CNFP ganz offiziell. Er macht seine Analyse zwei Mal im Jahr, weil das im Gesetz von 2014 steht, welches die Haushaltsregeln der EU übernommen hat. Wie die Dinge liegen, wird das mittelfristige Haushaltsziel nach den Regeln der EU 2025 verfehlt: Der „strukturelle Saldo“ der öffentlichen Finanzen liegt nicht bei 0,00 Prozent des Bruttoinlandsprodukts, sondern bei nun –0,2 BIP-Prozent. Die –1 756 Millionen Euro nominaler Saldo entsprechen minus zwei BIP-Prozent. Der strukturelle Saldo ergibt sich nach der Bereinigung um Konjunkturreffekte.

Im Staatsbudget
2026 sind
1,489 Milliarden Euro
Defizit eingeplant

[...]

[Fortsetzung von Seite 3]

–0,2 Prozent sind noch immer nicht viel. Nicht so viel, dass Gilles Roth im nächsten Mehrjahreshaushalt 2027-2030 mit einem „Korrekturmechanismus“ dagegen vorgehen müsste. Das wäre erst nötig, falls der CNFP im Oktober anhand der Staterc-Zahlen, „für die das Finanzministerium nicht zuständig ist“, –0,5 BIP-Prozent struktureller Saldo angibt. Oder –0,25 Prozent im Schnitt über zwei Jahre. Wahrscheinlich ist das nicht, 2024 waren die 0,00 Prozent noch eingehalten worden.

Satellit, Vefa, Solarstrom ...

Manches in der Verschlechterung lässt sich aus Unterschieden in der Betrachtungsweise erklären: Die der EU erfasst Buchungszeitpunkte. „Wir erfassen Cash“, sagt der Finanzminister. Ein Militärsatellit zum Beispiel, der 215 Millionen Euro gekostet hat, sei im August 2025 verbucht, aber schon im Jahr zuvor bezahlt worden. Aus EU-Sicht, nach der Buchungsvorschrift SEC2010, lagen 2025 die Ausgaben des Zentralstaats 400 Millionen Euro über dem Budget, die Einnahmen 650 Millionen unter dem Geplanten. „Aber die Mehrausgaben waren fast ausschließlich Investitionsausgaben“, betont Gilles Roth. Fünf Prozent vom BIP seien 2025 insgesamt in Investitionen geflossen, so viel wie nie in den letzten 20 Jahren. Mit Investitions-Mehrausgaben meint Roth 136 Millionen Euro mehr über den Klima-Spezialfonds, davon 117 Millionen für erhöhte Solarstrom-Prämien. 162 Millionen, die zusätzlich in das Aufkaufprogramm von Vefa-Wohnungen flossen. 48 Millionen mehr gingen in die internationale Klima-Entwicklungshilfe, und die Militärhilfen an die Ukraine wurden im Laufe des Jahres 2025 von 80 auf 144 Millionen Euro angehoben.

Die Einnahmen des Zentralstaats wiederum sähen 2025 nach SEC2010 mit –650 Millionen Euro schlechter aus als nach „Cash“ mit –400 Millionen. SEC2010 verbucht Steuereinnahmen nicht unbedingt auf ein Kalenderjahr. Die bei den Körperschaftssteuereinnahmen (IRC) starken Monate Anfang 2025 mussten auf 2024 gebucht werden. „Dadurch waren laut SEC die IRC-Einnahmen 250 Millionen Euro kleiner als laut Cash.“ Zu den 400 Millionen Euro Mindereinnahmen laut „Cash“ gegenüber dem Budget 2025 zählt Roth auf: 300 Millionen Euro weniger aus Kapitalsteuern und der Vermögenssteuer von Gesellschaften; das seien generell „volatile“ Steuern. –350 Millionen aus der Einkommensteuer natürlicher Personen, weil die Index-Anpassung der Steuertabelle 2025 voll wirkte, mehr Schuldzinsen abgesetzt werden konnten und der Arbeitsplatzzuwachs bei nur 1,1 Prozent lag. Die Einnahmen aus der Einregistrierungsgebühr lagen 100 Millionen unter dem Soll, weil die Erleichterungen beim Wohnungskauf um sechs Monate verlängert worden waren. Die TVA-Einnahmen fielen um 200 Millionen Euro niedriger aus als geplant, „weil es brutto langsamer lief als 2024 und ein Steuerzahler außergewöhnlich hohe Rückerstattungen erhielt“. Insgesamt habe der Unterschied zum Budget 2025 rund eine Milliarde betragen. Mehreinnahmen von 600 Millionen aus der Körperschaftsteuer und den Tabakakzisen hätten das zum Teil kompensiert. Aber eben nur zum Teil.

Und wie weiter?

Zwangsläufig stellt sich die Frage, ob es angesichts von Iran-Krieg und Energiekrise, der anstehenden Tripartite und einer weiterhin schwachen Wirtschaft wirklich eine gute Idee ist, den Körperschaftsteuersatz 2027 um einen weiteren Prozentpunkt zu senken. Und dann wäre noch die Steuerreform mit der Einheits-Steuerklasse. Am Dienstag nahm der Staatsrat das Gutachten zu Gilles Roths Gesetzentwurf an. Im Großen und Ganzen ist es positiv ausgefallen. Doch der Staatsrat zitiert den CNFP in dessen Einschätzungen vom vergangenen Herbst zum Mehrjahreshaushalt 2026-2029. Er enthielt die Steuerreform noch nicht, weitere Militärausgaben waren noch nicht budgetiert. Addiere man den jährlichen Kostenpunkt der Reform von rund 850 Millionen Euro und die voraussichtlichen Militärausgaben auf einer Trajektorie hin zu fünf Prozent vom RNB bis 2035, dann könnten sich 2029 zusätzliche Ausgaben von 1,3 bis 1,7 Milliarden Euro ergeben. Das Defizit der öffentlichen Finanzen könne dann auf 2,6 bis drei Milliarden steigen. Oder auf bis zu 2,7 Prozent vom BIP, gefährlich nah am Defizit-Kriterium laut „Maastricht“.

An der Steuerreform hält Roth fest. Sie soll das Wahlgeschenk der CSV sein, wenngleich die DP es bisher besser versteht, daraus politisches Kapital zu schlagen. Die Frage nach der Gegenfinanzierung beantwortet der Finanzminister weiterhin mit einer kalten Progression: Von den acht Index-Tranchen, um welche bei Antritt der CSV-DP-Regierung die

300 Euro mehr
Mindestlohn.
Kundgebung von OGBL
und LCGB am Montag
am Arbeitsministerium



„Die Einnahmen aus der Körperschaftsteuer sind in den letzten zwei Jahren um 1,1 Milliarden gewachsen“

Gilles Roth

Steuertabelle zu kompensieren war, weil im Wahlkampf „Méi Netto vum Brutto“ versprochen wurde, bleiben noch 1,5 Tranchen. Mit der voraussichtlich zum 1. Juni fällig werdenden und womöglich einer weiteren dieses Jahr, würden es 3,5 und mit je einer 2027 und 2028 am Ende 5,5. So könnte die Rechnung aufgehen. Sieht man davon ab, dass eine Entlastung in erster Linie Steuerpflichtigen in der Klasse 1 zugute kommen wird. Der Rest ist für den Finanzminister und die CSV gesellschaftspolitischer Erklärungsbedarf.

Dabei sahen die Haushaltszahlen vom ersten Quartal 2026, die Gilles Roth vor drei Wochen im Parlament vorstellte, nicht unbedingt gut aus. Der Zentralstaat lag Ende März mit 59 Millionen Euro im Überschuss, doch das waren 278 Millionen weniger als ein Jahr zuvor. Bei weiter „dynamisch“ wachsenden Ausgaben mit einem Plus von 8,6 Prozent, wie das Finanzministerium festhielt.

Roth will daraus keine Rückschlüsse für dieses Jahr ziehen. „Das wäre zu früh.“ Dass die Einnahmen aus der Körperschaftsteuer (IRC) um 11,6 Prozent oder 161 Millionen Euro niedriger lagen als Ende März 2025, die aus der Gewerbesteuer (ICC, die dieselbe Basis hat) um 56 Millionen oder 9,4 Prozent niedriger, davon dürfe man sich nicht täuschen lassen. Noch inoffizielle Zahlen vom April sähen viel besser aus. Alles eine Frage, wann große Unternehmen ihre Steuern entrichten. „In den letzten zwei Jahren sind die IRC-Einnahmen um mehr als 1,1 Milliarden gewachsen.“ Wie Roth das sieht, ist die Senkung des Steuersatzes nicht nur eine Entlastung für die Betriebe, sondern auch ein Beitrag zu Wachstum. Aus großen Unternehmen, an deren Kapital der Staat beteiligt ist, werden dieses Jahr ansehnliche Dividenden kommen. Die Spuerkeess erzielte 2025 einen

Nettogewinn von 530 Millionen Euro. BGL BNP Paribas 514 Millionen, die BIL 210 Millionen, Cargolux 465 Millionen US-Dollar.

Die Fünf vor dem Komma

Doch ob sich die „Budgetnorm“ von höchstens 4,5 Prozent Ausgabenzuwachs, die Roth Anfang Februar in einem Rundschreiben ausgegeben hat, wird einhalten lassen können, fragt sich. Wegen der Energiekrise, wegen der Tripartite und weil das Wachstum in Luxemburg nicht mehr über dem Durchschnitt der Eurozone liegt, sondern darunter. Einen Kostenpunkt wird die Tripartite auf jeden Fall haben. Noch steht ihre Agenda nicht fest; die Regierung entscheidet darüber heute oder am Wochenende. Was die Energie betrifft, sagt Roth, die EU-Kommission akzeptiere sowohl „preisbezogene“ wie auch „einkommensbezogene“ Hilfen, solange sie „temporär“ bleiben. Was sich in Luxemburg kaum jemand anders vorstellt. Aber bleiben die Energiepreise hoch und die Inflation erreicht vier Prozent, wie das Staterc in einem „scénario haut“ modelliert hat, käme dieses Jahr nicht nur noch eine Index-Tranche. Eigentlich, sagte Staterc-Direktor Tom Haas am Mittwoch in RTL, stecke Luxemburg schon seit vier Jahren in einer Art Stagflation. Die nächste volkswirtschaftliche Projektion veröffentlicht das Staterc am 2. Juni, ehe die Tripartite vom kommenden Dienstag weitergeht.

Am Ziel der Stabilisierung des Defizits bis 2030 und der „möglichst flachen“ Trajektorie der Staatsschuld, hält Roth fest, *triple A oblige*. Ohne die 30 Prozent in den Mund zu nehmen, mit der in der vorigen Koalition die DP argumentiert hatte, damit die LSAP nicht auf dumme Gedanken kam. Roth formuliert es so: „Wenn wir es schaffen, dass beim Ausgabenzuwachs eine Fünf vor dem Prozentkomma steht, ist die Stabilisierung erreichbar.“ Bei einer Acht, wie in den 8,6 Prozent Zuwachs Ende März, nicht. Auf jeden Fall wird er in den nächsten Mehrjahreshaushalt im Herbst nicht nur weitere Militärausgaben einpreisen müssen, sondern auch seine Steuerreform. Dann werden Oppositionsabgeordnete ihm vorhalten, dass er keinen *Apel fir den Duuscht* anlege. Aber es könnte ihm politisch nützen, wenn die Opposition zum Sparen aufruft und er das nicht muss. Und wenn alle Stricke reißen, kann er die Steuerreform zurückziehen und sagen: Ich habe alles versucht. ●

„Innovate or fall behind“

IIII Stéphanie Majerus

Am Dienstag lud die CSV-Fraktion zu einem Dialog über „die Bedeutung von KI für Luxemburg“ ein – ins Hotel Mama Shelter mitten auf Kirchberg. Wen hatte die CSV als Adressaten vor Augen? Eine internationale Expatgemeinschaft ohne Wahlrecht? Gekommen waren jedenfalls ein überwiegend männliches luxemburgischsprachiges Ü-40-Publikum und eine englischsprachige Tech-Minderheit.

Zum Einstieg in den Abend spielte die CSV eine Passantenbefragung aus der Fußgängerzone ab, in der die Gen Z und Millennials zu Wort kamen. Ein junger Mann meinte, ob KI der Menschheit etwas bringe, hinge davon ab, wie sie genutzt werde, „mais generalement l’humain n’utilise pas très bien ses outils“. „Wéivill Waasser se verbraucht, ass ee schwéiert Thema“, beklagte eine junge Frau, eine weitere: „Et mécht mer bëssen Angscht.“ Anders als heute habe sie im Gymnasium noch „de ganzen Kapp benotzt“. Bei jungen Menschen scheint sich die Begeisterung für KI allgemein in Grenzen zu halten, was jüngst auch eine Gallup-Studie veranschaulichte: Die Generation Z äußert nur zu 18 Prozent Zuversicht, „während Wut (31 Prozent) zugenommen hat und die Angst (42 Prozent) unverändert geblieben ist“.

Auf welche Seite schlug sich das Publikum im Mama Shelter? Während der Fragerunde mahnte ein „CSV-Senior“ zu intergenerationaler Solidarität: „KI bezahlt keine Steuern, keine Sozialabgaben“ und ihr Energiehunger sei so groß, dass mittlerweile ein Zurück zu „Kohle, Gas oder Nuklear“ gefordert werde. Warum sich in Bissen eine amerikanische Firma ansiedeln soll und kein europäischer Tech-Hub entstehe, fragte eine weitere Person. Eine junge Frau meinte hingegen, es gebe noch „incredible opportunities to enhance the talent“ von Frauen in der Tech-Branche. Und aus der Senioren-Fraktion hieß es, die KI dürfte den Einstellungsboom im öffentlichen Dienst stoppen. Auf letzteres Thema sowie auf Umweltaspekte ging man am Diens-

tag allerdings kaum ein, denn der Minister für Umwelt und öffentlichen Dienst, Serge Wilmes (CSV), ließ sich entschuldigen; er habe „gesundheitliche Probleme“.

Der Sound der anwesenden CSV-Abgeordneten und Regierungsmitglieder driftete vor allem in eine Richtung: „Es gilt, keine Zeit zu verlieren, auch wenn wir aktuell an der Weltspitze stehen, geht es darum, an der Spitze zu bleiben“, unterstrich die Zentrums-Abgeordnete Diane Aehm zum Einstieg. Ihr Politiker-Kollege Laurent Mosar sieht das auch so: „Fir d’alleréischtt bitt KI ganz vill Chancen.“ In zehn Jahren sei die Angst vor KI „überwunden“, schätzte Justizministerin Elisabeth Margue, KI werde keine Arbeitsplätze abschaffen,

viel eher würden wir „wirklech all KI an eisem Alldag total integréiert hunn an eis Produktivitéit gesteigert hunn“. Maurice Bauer (CSV) sagte am Ende der Diskussionsrunde: „Ich halte fest, dass wir alle doch einen positiven Bezug zur KI haben.“ Schließlich übergab er Premier Luc Frieden das Mikrofon. Am späten Nachmittag schnitt die CSV in der *Sonndesfro* schlecht ab, hätten diese Woche Wahlen stattgefunden, würde sie sechs Sitze im Parlament verlieren. Nun versagte Friedens Stimme während der Begrüßung. Maurice Bauer holte ihm ein Glas Wasser. Dann konnte der Premier seine Botschaft loswerden: Um Luxemburg „zu stärken“ – die Wirtschaft und den sozialen Zusammenhalt –, spiele die KI eine wichtige Rolle. Und dann sagte er einen Satz,

der offenbart, weshalb sich die Regierung und die Wirtschaftselite (nicht zu Unrecht) wie Getriebene über KI äußern: Es geht für Premier Frieden um das „Überleben“ in einem Kontext von hohem Konkurrenzdruck seitens der USA und Chinas. Am frühen Nachmittag hatte Frieden bereits über LinkedIn verkündet: „Innovate or fall behind“. Es gelte nun „d’Leit virzebereeden op déi nei Beruffer“ und sie zu „sensibilisieren“. Vor allem aber dürfte Europa auch beschäftigen, wo leistungsfähige Datenzentren entstehen.

Ein Graben tut sich auf, zwischen der politischen und wirtschaftlichen Elite einerseits und der Allgemeinbevölkerung andererseits, was KI-Erwartungen betrifft. ●



Die CSV im Dialog mit ihrer Wählerschaft

Love at first speech

IIII Pierre Sorlut (Bruxelles)

Le Premier ministre, Luc Frieden, a trouvé jeudi en le prix Nobel d’économie 2025, Philippe Aghion, un appui académique de premier plan. « I am completely on the same wavelength as the prime minister of Luxembourg », a lâché l’économiste français dont le discours suivait celui de Luc Frieden en introduction de la 25^e édition du Brussels Economic Forum consacrée à l’intelligence artificielle. Devant 800 personnes dans la salle et une dizaine de milliers en ligne (chiffres arrondis par la Commission européenne qui organise), Philippe Aghion a, à de maintes reprises, approuvé les propos du chef du gouvernement luxembourgeois : « As you said » ; « I am paraphrasing you ; I am really embarrassed ».

Luc Frieden venait, lui, de paraphraser Abraham Lincoln et son « Gettysburg Address » : « We need AI of Europe, by Europe and for Europe ». Dans ce discours écrit par ses soins,

le Premier ministre a promu l’émergence d’une intelligence artificielle « ancrée » dans les valeurs européennes. Il a milité pour la « souveraineté » européenne en la matière, sur les données et sur les infrastructures. Il a soutenu l’avènement de « champions européens » en identifiant trois axes pour y parvenir. D’abord l’échelle (*scale*) : les gouvernements doivent créer la demande. Luc Frieden a (bien sûr) mis en avant la conclusion l’an passé du « premier » contrat entre un gouvernement européen (le sien) avec une entreprise de l’IA européenne, la Française Mistral AI. Face aux fonctionnaires européens et nationaux, aux experts, aux entrepreneurs et aux journalistes présents dans la salle, le Premier ministre a invité les autres États-membres à suivre le Luxembourg « sur cette voie ». Il a ensuite insisté sur « la vitesse » nécessaire pour garder les meilleurs ingénieurs européens et rester dans la course : « We can compete with the US and China ». Luc Frieden

a conclu avec la mobilisation du capital nécessaire à l’émergence de tels opérateurs de l’intelligence artificielle sur le Vieux Continent : « Turn yesterday’s savings into fuel for the innovation of tomorrow. »

Dans la continuité, Philippe Aghion, professeur au Collège de France, a convoqué la théorie économique et critiqué la pensée néo-classique (de Robert Solow notamment) selon laquelle la croissance se construirait seule sur l’accumulation du capital. L’innovation doit jouer un rôle central. L’économiste a remporté son prix Nobel avec Joel Mokyr et Peter Howitt en développant la thèse selon laquelle l’innovation permet la destruction créatrice (concept de Joseph Aloys Schumpeter) et fait émerger une croissance durable, le tout grâce à un aiguillage par la puissance publique, dans un contexte concurrentiel... et régulé. Ce jeudi, il a ainsi rejoint Luc Frieden sur le concept de « juste

régulation ». Ne pas reproduire l’erreur de laisser à des géants (les GAFAM) la liberté de dicter leur loi sur le marché des nouvelles technologies et de bloquer l’accès aux nouveaux entrants. Philippe Aghion souhaite que la recherche européenne soit subventionnée massivement. « Europe has a huge advantage, exactly your words », a terminé Aghion pointant Frieden. L’économiste voit comme atouts la démocratie et la liberté. Ce dont les États-Unis ne bénéficieraient plus, notamment en termes de liberté d’expression : « Là-bas ils inspectent votre téléphone quand vous passez la douane ». L’Europe jouit aussi d’un modèle social et d’une préoccupation environnementale, « un *soft power* grâce auquel on peut attirer les meilleurs chercheurs et ingénieurs ». Dès la sortie de la salle, Luc Frieden a invité Philippe Aghion au Grand-Duché... où le Premier ministre est reparti fissa après ce crochet bruxellois en cette semaine de préparation de Tripartite. ●

B L O G

PERSONALIE

Marc Lauer,

ex-CEO de Foyer et vice-président de l'Association des compagnies d'assurances (Aca), a été nommé jeudi par l'Union des entreprises luxembourgeoises à sa présidence, effective à partir du 1^{er} octobre. C'est la première fois que l'organisation créée en 2000 (à la place du Comité de liaison patronal) est présidée par un représentant du secteur financier. Ses prédécesseurs étaient issus de l'industrie (Joseph Kinsch, Michel Wurth, Nicolas Buck), puis de l'artisanat, en la personne de Michel Reckinger, installé en 2021. ^{PSO}

Umwelt

Bouteilles au TFA

Quatre des six sources luxembourgeoises utilisées pour la production d'eau

de source ou d'eau minérale sont concernées par une pollution au TFA, un petit composé chimique fluoré de la famille des PFAS, a indiqué lundi la ministre de l'Agriculture Martine Hansen (CSV) dans une réponse à une question parlementaire du député pirate Marc Goergen. Très soluble, très stable et très mobile, le TFA est issu de la dégradation de certains pesticides, gaz réfrigérants, teintures ou médicaments. Faute d'études suffisantes, ses incidences sur la santé humaine sont encore mal connus, mais on le suspecte d'effets nocifs sur le foie ou les reins. En Allemagne, il est classé en tant que reprotoxique. Martine Hansen assure pourtant que « ces concentrations de TFA sont connues et ne représentent aucun risque du point de vue de la sécurité alimentaire ». Elle affirme que c'est la raison pour laquelle « il n'est pas nécessaire de communiquer des informations spécifiques

sur les sources et les marques concernées ». ^{EN}

Soziales

Keine Rettung in Sicht

95 Millionen Euro Ausgaben der Krankenversicherung sollen durch Maßnahmen eingespart werden, die CSV-Sozialministerin Martine Deprez (Foto: sb) nach der Quadripartite am Mittwoch aufzählte: Kampf gegen die Verschwendung von Medikamenten; Vorgaben zur Verschreibung von Medikamenten, Labor-Analysen und Kiné; kürzere Liegedauern im Spital; Verschreibungsprofile der Ärzt/innen. Noch seien das Ideen aus Arbeitsgruppen, schränkte sie ein, und nichts sei entschieden. Retten wird es die Krankenversicherung nicht. 95 Millionen gleichen nicht mal das Defizit von 102 Millionen Euro im vorigen Jahr aus. Für dieses Jahr wird mit –127 Millionen gerechnet. Da die

Krankenversicherung strukturell defizitär ist, wird die CNS 2027 voraussichtlich keinen *fonds de roulement* in Höhe des gesetzlich vorgeschriebenen Minimums von zehn Prozent ihrer laufenden Ausgaben vorhalten können. Endgültig feststellen muss das die Herbst-Quadripartite und würde zum 1. Januar 2027 den Beitragssatz erhöhen. ^{PF}

Justice

Proxénètes condamnés

Ils étaient poursuivis pour ce que le substitut du procureur, Felix Wantz, avait en février pris pour « l'une des plus importantes affaires de proxénétisme jamais traitées au Luxembourg » avant de requérir douze et dix ans de prison pour les deux accusés (*d'Land*, 27.2.26). Ce jeudi, Alina F et Panin O. ont chacun été condamnés à sept ans de réclusion dont quatre avec sursis. ^{PSO}



Gesellschaft

„Delikates Gleichgewicht“

DP-Bildungsminister Claude Meisch will den gesetzlichen Rahmen für das Homeschooling festigen und „der Realität anpassen“. Die Zahl der zuhause beschulten Schüler/innen nimmt zu. Sie liegt derzeit bei 262, davon 177 im Grundschul- und 85 im Sekundarschulalter. Im parlamentarischen Bildungsausschuss wurde der Gesetzesentwurf besprochen, nachdem der Staatsrat im März vier formelle Einwände gemacht hatte. Eltern, die sich dafür entscheiden, ihre Kinder zuhause zu unterrichten, sollen künftig ein pädagogisches Konzept vorlegen, ein „projet individualisé“ mit einem festgelegten Programm, einem Lernort und einem Stundenplan. Eine strukturierte Dokumentation des Unterrichts wird ebenfalls verlangt. Familien, die sich nicht daran halten, soll die Genehmigung zum Homeschooling entzogen werden können. Bei Kontrollen soll lediglich der Lern- und Entwicklungsstand des Kindes bewertet werden, Zertifizierungen für Eltern soll es keine geben, erklärte der Erste Regierungsrat im Bildungsministerium Lex Folscheid. Ein zu Hause beschultes Kind kann als *élève libre* an den Première- und Treizième-Abschlussexamen teilnehmen. Allzu attraktiv will Claude Meisch Homeschooling nicht machen. Trotzdem sollen Eltern das Recht darauf haben; das sei ein „delikates



Gleichgewicht“. Das Gesetz soll auch dazu beitragen, das sogenannte „Unschooling“, wenn Kinder gar keiner strukturierten Kompetenzvermittlung mehr nachkommen, zu vermeiden, wie Lex Folscheid im Ausschuss sagte (Foto: sb). ^{SP}

Errata

Die Krankenkassenreform von 1992 sah nicht vor, ein „Profil“ für jeden ärztlichen Behandlungsakt zu erstellen (*d'Land*, 1.5.2026), sondern für jeden Arzt. Der nominale Saldo der öffentlichen Finanzen hat sich laut Conseil national des finances publiques zwischen Oktober 2025 und April 2026 nicht um 706 Millionen Euro verschlechtert (*d'Land*, 1.5.2026), sondern um 1,05 Milliarden.

Naufragés du droit

IIII Pierre Sorlut

Deux des trois résidents du Luxembourg qui ont tenté de briser le blocus israélien sur Gaza par la mer sont rentrés au bercail. L'un, Xavier Gilquin, 63 ans, ancien auditeur et père de quatre enfants, a pressé son retour après sept jours de navigation pour des raisons de santé. L'autre, Gildo Molinari, photographe de 37 ans, s'est fait « intercepter » jeudi 30 avril par l'armée israélienne dans les eaux internationales au large des côtes grecques. Avec lui, 175 activistes de la Global Sumud Flotilla (GSF) répartis sur une vingtaine de bateaux.

Mardi soir, dans une petite salle du restaurant Chiche dans la capitale, l'Italien a raconté avoir vu son embarcation immobilisée par des navires israéliens après des survols de drones. Ils auraient alors été contraints d'embarquer sur « un bateau improvisé en prison », avec des containers sur le pont pour geôles. Surveillés par des hommes en armes, les activistes auraient été interrogés,

privés de sommeil (« ils avaient arrosé le sol pour nous empêcher dormir ») et certains violentés (« ils sont rentrés en tirant, pris trois-quatre personnes et les ont tabassées »). Le 1^{er} mai, les activistes (sauf deux, aujourd'hui emprisonnés en Israël) ont été remis aux autorités grecques, lesquelles n'avaient jusque-là pas levé le petit doigt alors que ces eaux internationales sont sous leur surveillance. « On avait là aussi l'impression d'être kidnappé », raconte Gildo Molinari, « privés de passeport et empêchés de téléphoner ». Des bus les auraient finalement déposés « à quatre kilomètres de l'aéroport » d'Héraklion (Crète) d'où ils ont rejoint leurs pénates (une trentaine s'étaient vu accorder une visite à l'hôpital sur le trajet).

La Grèce conteste aujourd'hui avoir coopéré en amont avec les autorités israéliennes et assure que les activistes ont refusé leur aide alors que certains bateaux avaient réussi à en demander malgré les

brouillages israéliens des communications. Le ministre des Affaires étrangères de l'État hébreu, Gideon Sa'ar, a publiquement remercié le gouvernement grec pour avoir « accueilli les participants de la flottille ». Sur X, le Premier ministre israélien a fanfaronné : « Not a single ship and no Hamas supporter reached our territory (...) They will continue to see Gaza on YouTube ».

La « collaboration » de la Grèce avec Israël est dénoncée par l'organisation de la flottille. Cette dernière accuse le gouvernement israélien de génocide et de crime de guerre. Par son représentant au Luxembourg, Patrick Bosch, GSF appelle le Premier ministre Luc Frieden (CSV) à « dénoncer la participation » du Luxembourg à l'accord d'association UE-Israël, le ministre des Finances Gilles Roth (CSV) à « suspendre le passeport financier » qui permet à Israël de financer la colonisation et le ministre des Affaires étrangères Xavier Bettel (DP) à fermer le Luxembourg Trade

and Investment Office à Tel Aviv. « Nous sommes en affaires avec un régime qui tue des gens en permanence et nous ne faisons rien, ce n'est pas normal », a conclu Patrick Bosch. Une autre participante à la flottille qui vit au Luxembourg reprendra la mer direction Gaza avec des navires qui n'ont pas (encore) été interceptés.

À la Chambre jeudi dernier, le ministère des Affaires étrangères a souligné qu'un arraisonnement en haute mer n'était pas permis en droit international, sauf dans des conditions bien précises (piraterie, stateless vessel, etc.) et donc que les opérations israéliennes n'étaient pas conformes au droit international. Xavier Bettel a en outre indiqué, que ses services avaient rappelé « à Israël via son ambassadrice » à Bruxelles (et en charge du Luxembourg) son obligation de respecter le droit international et de « prévenir toute violence ou tout acte irresponsable ». Son ministère reste silencieux concernant l'implication de la Grèce. ●



Jugendliche,
die an
der Octave
teilnehmen

Sven Becker

„Eng Spuer vu Gott“

IIII Stéphanie Majerus

Die Zahl an Erwachsenentaufen ist in den letzten Jahren gestiegen. Wer sind die Neokatholiken?

„Es ist wie mit einer Verlobung: Zunächst begegnet man jemandem, aber man heiratet nicht sofort“, erklärt Aurelia. In der Osternacht wurde sie in Esch/Alzette getauft. Weiteren 44 Erwachsenen spendete Kardinal Hollerich in der Kathedrale die Taufe, und zehn weitere Neokatholiken wurden übers Land verteilt getauft. Die Begegnung, von der sie spricht, hatte sie ein Jahr zuvor an Ostern gemacht: Mit ihrer jüngsten Tochter war sie in der Escher Kirche Saint-Joseph. Zunächst war die Kirche ins Dunkle getaucht, nur das Kerzenlicht schimmerte über das alte Gemäuer. Dann aber wurde die Kirche hell, das Orgelspiel vibrierte, die Glocken läuteten. Eine äußerliche und innerliche Effervescenz fielen zusammen; etwas in ihr habe sich erleuchtet, die Gewissheit, dass sie zum Katholizismus übertreten wolle. Die in Frankreich Geborene nennt es eine „gefühlte Evidenz“.

Vor vier Wochen sagte Weihbischof Leo Wagener im RTL-Background, das Bistum habe einen „Trend beobachtet“, und zwar, „datt rëm méi erwuese Leit zu der Kierch fannen“. „Bemerkenswert“ sei, dass 30 Prozent der Neokatholiken angeben würden, innerlich tief berührt zu sein „vun eppes wat se sech net richteg kënnen erklären, a wat se als eng Präsenz vun eppes Iwwernatierlechen gesinn. Si gesinn doran eng Spuer vu Gott, déi sech manifestéiert huet.“ Das habe eine Umfrage aus Frankreich ergeben. Nicht immer führe diese Spur „zum Gott der Christen“, nicht immer führe sie „zum Gott der Katholiken“. Aber in manchen Fällen eben doch. Für diese hat das Bistum 2005 ein Katechumenat eingeführt, ein Programm, das den Taufbewerber auf den Übertritt vorbereiten soll. Bewerber mit Vorkenntnissen müssen hierfür ein Jahr einplanen. Konvertiten aus dem Islam zwei. Vor zwanzig Jahren nahmen nur etwa zehn bis zwölf Personen an diesem Kurs teil, seit fünf Jahren hat sich die Zahl bei etwa 50 eingependelt.

Das Katechumenat beschreibt Aurelia als „tiefgreifenden Prozess“. Man müsse beispielsweise über den Unterschied von „glauben an“ und „glauben dass“ nachdenken. Ersteres führe

zu Vertrauen, letzteres habe eine arbiträre Note und öffne die Tür für Aberglauben. Man müsse Symbole, Metaphern, Psalmen meditieren. Sie habe auch viel gelesen während jener Zeit: den Mathematiker und Philosophen Blaise Pascal, der nach einer mystischen Erfahrung 1654 religionsphilosophische Schriften verfasste. Aus ihrer Tasche zieht sie *La vie de Jésus* von dem Vatikan-Journalisten Andrea Tornielli. Auf dem Klappentext steht: „Wer ist Jesus? Was erzählen uns die Evangelien? Was sagt uns die Geschichtswissenschaft?“ An ihrem Arbeitsplatz bleibt das Buch versteckt. Nur eine Kollegin wisse von ihrer Taufe. „Ich denke, viele würden diesen Schritt missverstehen und als integristisch wahrnehmen, obwohl sie mich wegen meiner linken politischen Haltung eher für atheistisch halten“, erläutert sie. War in ihrer Katechumenat-Gruppe denn das neue christliche Selbstverständnis in der US-Politik und der europäischen Neurechten ein Thema? „Nein, Politik blieb außen vor, es war eher ein persönlich-spirituellem Weg.“

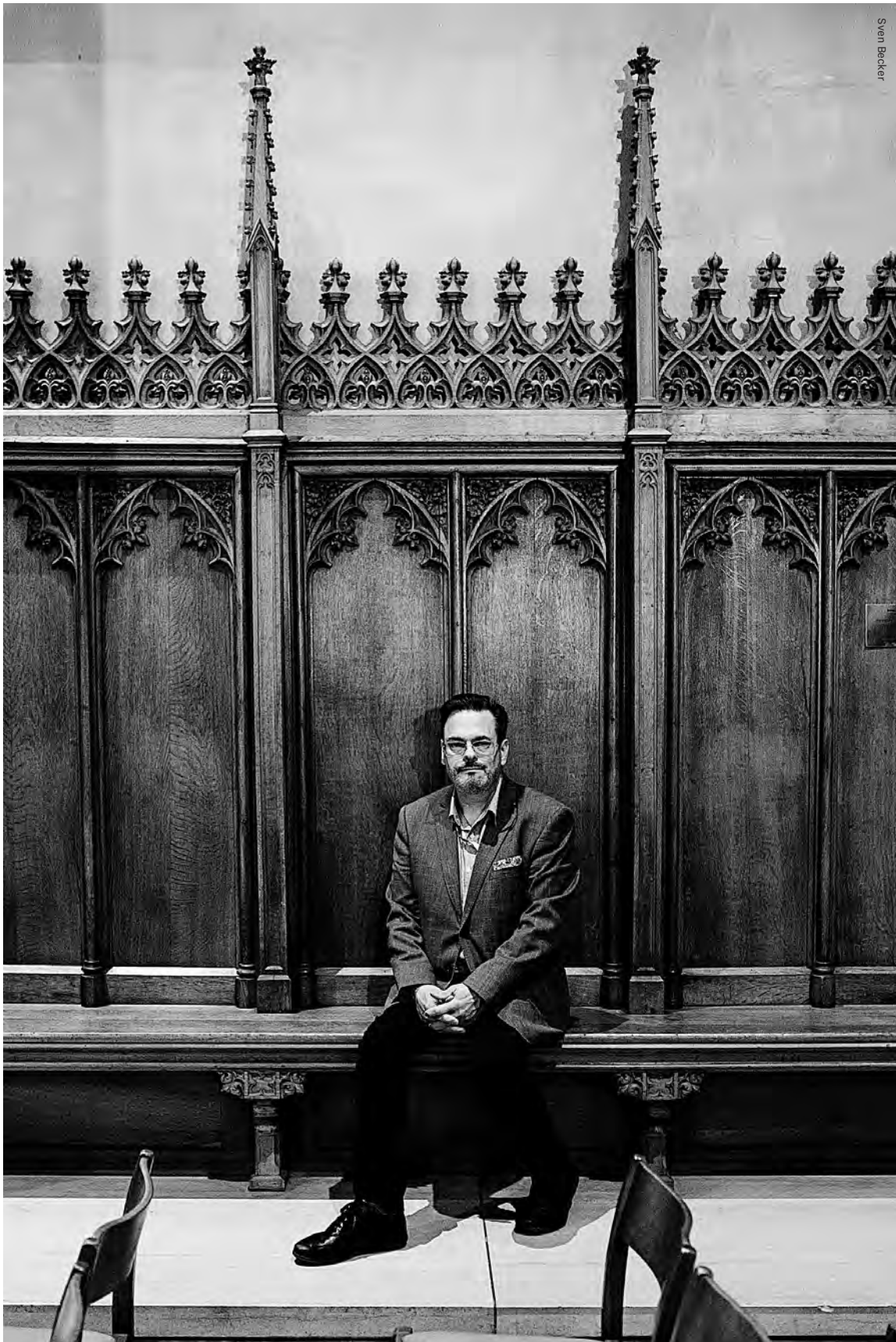
Oktave und Fatima

„La vie a fait que je n'étais pas baptisé“, erklärt Custodio Portasio. Er sei im Süden von Portugal aufgewachsen; der sei nicht dicht bevölkert, man lebe dort isoliert und man sei weniger religiös als im Norden. Durch französische Arbeiter-Priester, die zugleich als Arbeiter (Maurer, Krankenpfleger) tätig waren und missionierten, sei er während seiner Studienzeit bei Caritas Portugal als Leiter einer Jugendtheatergruppe aktiv geworden. „Die soziale Seite meines Glaubens ist seit Jahren verankert. Durch das Katechumenat habe ich aber sozusagen gelernt, Christus zu duzen. Und das innerhalb einer Gemeinschaft von Personen, die sich auf dem gleichen Pfad befinden“, so der kürzlich Getaufte. Vor zwei Wochen war er an der Eröffnungsmesse der Oktave; er nehme auch an der Pilgerschaft nach Fatima in Wiltz teil und sei mit mehreren portugiesischen Pfarrgemeinden im Austausch: „Ich versuche eine Brücke zwischen der luxemburgischen und lusophonen Gemeinde zu bilden. Manchmal übersetze

ich Mitteilungen des Bistums ins Portugiesische“, führt der Bankangestellte aus. Er wünsche sich mehr Dialog zwischen den unterschiedlichen christlichen Gemeinden: „In meinem Umfeld gibt es Christen, die denken, dass nur portugiesischsprachige Angebote an sie gerichtet sind, aber es sind alle katholischen Aktivitäten des Großherzogtums.“ Kardinal Jean-Claude Hollerich sei allerdings „d'une ouverture incroyable“; er hoffe, dass durch ihn der Dialog zwischen den unterschiedlichen Gemeinschaften voranschreitet.

Custodio Portasio sei kein Sonderfall, erklärt der Katechet Patrick de Rond, der die erwachsenen Neophyten auf ihre Taufe vorbereitet. Wir sitzen im Nuuk – ehemals Gruppetto, wo der Papst im September 2024 seinen Espresso trank. Vor allem aber bei lusophonen Personen aus Guinea-Bissau und von den Kapverdischen Inseln, komme es gelegentlich durch bestimmte Lebensumstände nicht zu einer Taufe. „Die holen sie dann als Erwachsene nach“, erläutert de Rond. Eine zweite Kategorie bilden Berufseinsteiger aus Frankreich, bei denen „de Wonsch sech deefen ze loossen, scho laang do war“. In ihrem jeweiligen Elternhaus sei das Thema Religion allerdings „Tabu“ gewesen. Die Realität der frankophonen Neokatholiken sei „divers“. Man könne drei große Pole ausmachen: „Als Anziehungspunkt sorgt die Messe auf Französisch sonntags um 12 Uhr in der Kathedrale. Die Jesuiten von Belair und das *Centre Spirituel* vom Cents sind zwei weitere Orte.“ (Von einer Kennerin heißt es, letzteres gelte als besonders konservativ, während die Jesuiten ein weltoffenes Bürgertum anspreche). Unter den 54 Neugetauften seien dieses Jahr zudem zwei luxemburgischsprachige Personen und drei Konvertiten vom Islam. „Allerdings holen mittlerweile einige Luxemburger ihre Firmung an Ostern nach, um ihrem Glauben einen Neustart zu geben. Dieses Jahr waren das 24 Personen“, präzisiert de Rond. In Frankreich gibt es die meisten Neugetauften, insgesamt 21 000 an Ostern. Das waren 28 Prozent mehr als im Vorjahr.

[...]



Der Katechet Patrick de Rond bietet Kurse für Taufbewerber an

[Fortsetzung von Seite 7]

Christfluencer und Jesus Glow

Mit einer bedeutenden Wiederbelebung des Glaubens sollte man allerdings nicht rechnen. Der Soziologe Detlef Pollack führte eine Reihe quantitativer Studien über die Entwicklung der Kirchengemeinschaften durch und erläuterte gegenüber dem *Land*, Religion sei mittlerweile „zu einer sozialen Option unter vielen“ geworden. Die Individualisierung führe zudem dazu, „dass Menschen zunehmend über sich, ihr Leben und ihre Religion selbst entscheiden“ und sich skeptischer gegenüber Autoritäten zeigen würden. Nicht zu unterschätzen sei auch die religiöse Gleichgültigkeit, gekoppelt an Unkenntnis über die Kirche und das Christentum, so Pollack – in einem solchen Kontext komme es nicht mehr zu einer religiösen Sozialisation. Die gesellschaftliche Sogwirkung bleibe aus (*d'Land* 13.5.2022). Vor zwei Wochen hakte die Philosophin Barbara Bleisch nochmals in der SRF-Sendung Sternstunde Philosophie bei Pollack nach: Wie steht es mit dem Trend der „Christfluencer“ und dem Versprechen des „Jesus Glow“ unter der Gen Z? Auch deren Einfluss sei begrenzt, antwortete Pollack: Der kulturelle Wandel, der sich in den 1960er-Jahren vollzogen habe, sei zu tiefgreifend; die Moderne voller Freizeitangebote. Der Einfluss junger christlicher Influencer sei marginal. In die Rechnung einbeziehen muss man überdies, dass die Kindstau-ten weiterhin im freien Fall sind.

Dass sich der Jugendtrend in Grenzen hält, bestätigt die 15-jährige Französin Thea, die eben aus der Internationalen Schule in Mondorf in schwarzer Daunenjacke und weiter Jogginghose angereist ist, und nun in der Brasserie Bazaar sitzt. Sie habe eine muslimische Freundin, mit der sie über Religion rede, und über TikTok und YouTube sei sie an andere christliche Jugendliche angebunden. Viele in ihrer Schule seien jedoch

Atheisten oder Agnostiker: „Sie sagen, es gebe keinen Gottesbeweis.“ Das sehe sie aber anders. Ende März sei sie mit weiteren 700 Jugendlichen in Lourdes gewesen. Dort urteilt ein medizinisches Prüfungsgremium, ob eine Heilung als „unerklärbar“ gilt. „Also werden hier wissenschaftliche Beweise gesammelt“, argumentiert Thea (dem Vatikan fällt allerdings die Aufgabe zu, über „Wunder“ zu bestimmen). Mit elf Jahren hat sie – die in einer religionsfernen Familie aufgewachsen ist – sich taufen lassen. Der Religionskontakt erfolgte im Grenzgebiet von Frankreich, wo sie in der Grundschule den Religionsunterricht besuchte: „Meine Religionslehrerin hat mich inspiriert. Sie erzählte, wie Gott ihr nach einem Todesfall geholfen hat. Ich

Viele Mitschüler/innen der 15-jährigen Thea seien Atheisten oder Agnostiker: „Sie sagen, es gebe keinen Gottesbeweis.“ Das sehe sie aber anders

wollte wissen, ob auch ich Gott erfahren könne.“ Ihre Taufe beschreibt sie als „émouvant“, sie habe sich „Gott nahe und beschützt gefühlt“. Zu Hause bete sie oft, und sie gehe ein- bis zweimal im Monat in die Kirche, wo sie auch Messdienerin ist. Dennoch spielt die institutionelle Dimension für sie eine untergeordnete Rolle; fragt man, ob es sie nicht störe, dass der Katholizismus einen rein männlichen Klerus hat, muss sie zunächst überlegen. Es wäre verwunderlich, wenn die Kirche sich ändern würde, „aber da Gott alle liebt, müsste er auch Frauen im Priesteramt akzeptiere“, so die Jugendliche.

Der Historiker Charles Mercier von der Universität Bordeaux meint, unter manchen Jugendlichen habe sich ein verspielterer Zugang zum christlichen Erbe etabliert. Es sei zu einer „ressource de sens“ geworden, in einer Welt, in der die Religion nicht mehr als Bedrohung für die eigene Autonomie wirke, zugleich aber viele Unsicherheiten herrschten (Krieg, ökonomische Krisen, Klimawandel, KI). Religiöse Symbole seien auch in der Popkultur ein zu erkundendes Spielfeld geworden: Während die Sängerin Madonna in den 1980er-Jahren mit christlicher Symbolik provozierte, ist das neueste Album der spanischen Sängerin Rosalía „eine Suche nach dem Katholischen“, wie die *Süddeutsche* erläuterte. Die Titel einiger ihrer Hits lauten denn auch: *Reliquia* („Reliquie“), *Divinize* („Vergöttern“) und *Mio Cristo Piange Diamanti* („Mein Christus weint Diamanten“). Charles Mercier sagt dazu im *Le Monde*: „Finì l'idée du Versaillais coincé, mais bienvenue à l'image plus agile, plus sympathique.“

Neue Radikalität

Daneben gewinnen jedoch zugleich problematische Dimensionen des Religiösen an Sichtbarkeit, wie in dem Sammelband *Radicalités religieuses* analysiert wird. Eine Tendenz, die weniger durch Kirchenkreise verursacht wird, als vielmehr durch eine politische Instrumentalisierung der Religion. Nationalistische Parteien wendeten sich vom Staatsbürgerlichen hin zum Ethnischen, in dem das Primat des – auch religiös – homogenen Volkes gelte. In rechtsextremen Kreisen diene die christliche Referenz in erster Linie als Identitätsmerkmal; man kultiviere den Appell an Traditionen, ohne das christliche Erbe näher zu bestimmen, wie der Soziologe Olivier Roy analysiert. Dabei vermutet Roy, dass der Rückgang des Glaubens und der religiösen Praxis paradoxerweise zur Radikalisierung beitrage: Es sei „nicht die Religion, die sich radikalisiert, sondern die Abwesenheit von Religion, die zur Radikalisierung treibt – oder zumindest die Abwesenheit dessen, was Religion Positives bieten kann: die Hoffnung“.

Das ethnische Identitätsmotiv ist auch in der ADR anzutreffen. In ihrem Buch *Mir gi Lëtzebuerg net op* geben Tom Weidig und Fred Keup an, keine praktizierenden Christen zu sein, besinnen sich aber zugleich auf Zeiten, in denen man „morgens zur Messe“ ging und abends zur „Vesper, oder zum Fußball“. Gegenüber dem *Land* bezeichnete sich Fernand Kartheiser als römisch-katholisch, „mee op ech an eng Kierch ginn an a wéi eng, geet keen eppes un“. In ihrem Parteiprogramm schreibt die ADR, der Denkmalschutz von Kirchen und Kapellen sei wichtig, um die „christlichen Wurzeln unserer Zivilisation in Ehren zu halten“. Darüber hinaus müssten „traditionelle christliche Feste respektiert“ werden – insbesondere die Oktave, *d'Klibberen* und das Te Deum. Zugleich bedauern die ADR-Chefideologen Weidig und Keup in ihrem Buch, dass Bischof Jean-Claude Hollerich kein „nationales Narrativ“ bediene.

Custodio Portasio verfolgt die Stellungnahmen der ADR nicht, sie sei eine unbedeutende Randpartei. Er sei Mitglied der CSV. Repräsentiert diese Partei ihm zufolge die Anliegen von Christen? Er weicht der Antwort aus; er wünsche sich allgemein eine stärkere „conscience civique spirituelle“; also ein soziales Engagement, das an Sinnstiftung und Gemeinsinn gebunden sei. Aurelia kann die Nähe der Neurechten zum Christentum nicht nachvollziehen; „der Gott des neuen Testaments ist der Gott der Barmherzigkeit“, sagt sie. In ihrem Glauben ginge es um Dankbarkeit und Vertrauen, nicht um Spaltung und Dominanz. ●

Verschwitzt

IIII Sarah Pepin

Vor dem Gesetz sind alle, sollen alle gleich sein. In der Realität sind insbesondere Frauen weitaus mehr sexueller Gewalt in jeder erdenklichen Form ausgesetzt als Männer. Das sehen nicht alle Männer so, sie glauben an ein Gleichhandlungsprinzip im absoluten Sinne. Wie diese Art von gesellschaftlichem Missverständnis weiterhin Entscheidungsprozesse beeinflusst, zeigt ein rezentes Beispiel. Seit dem 1. Mai setzt das Freizeitbad Les Thermes in Strassen seinen halben Frauentag aus – vier Stunden an einem Dienstagmorgen, die nun wie alle anderen Zeitfenster für alle zugänglich sein werden. Stattdessen gibt es nun einen kleinen exklusiven Frauenbereich mit einer finnischen Sauna, einem Dampfbad und einer Dusche, für dessen Nutzung frau den gleichen Eintrittspreis bezahlt.

Dass die meisten Frauen Dienstag morgens ohnehin arbeiten, ist das Eine. Trotzdem zeugte das Angebot von einer gewissen Sensibilität. Die Entscheidung, nun gar keine Frauenzeiten mehr anzubieten ist deshalb problematisch, weil das Wellnessbad in der Vergangenheit aufgrund von übergriffigem, sexualisiertem Verhalten von Männern gegenüber Frauen in der Kritik stand. Das Wort sowie das Land berichteten von Saunagängern, die von Starren hin zur Masturbation alle Regeln der Hausordnung brachen und manche Frauen dazu bewegten, sich überhaupt nicht mehr in die Sauna zu bewegen, wenn gemischt sauniert wird. Obwohl die Direktion der Thermes auf ihre „Null-Toleranz-Strategie“ verweist, habe sich die Situation kaum gebessert, berichten Saunagängerinnen.

In der Vergangenheit habe es „verstärkt“ Rückmeldungen vom Centre d’égalité pour le traitement (CET) gegeben, antwortet die Direktorin des Schwimmbads, Jutta Kleiber, dem Land auf Nachfrage. Die Entscheidung, den Tag abzuschaffen, sei jedoch „keinesfalls frauenfeindlich motiviert“, sondern ein Versuch „der Gleichbehandlung aller Geschlechter gerecht zu werden“. Frauenfreundlichkeit bedeute für Les Thermes nicht, „ein Geschlecht zu bevorzugen, sondern alle Gäste fair und gleichberechtigt zu behandeln“.

Das CET teilt mit, dass es zwischen 2020 und 2025 insgesamt von neun Personen kontaktiert wurde, die sich aufgrund von „geschlechtsspezifischen Zugangsregelungen“ in Saunen und Schwimmbädern diskriminiert fühlten. Es waren fünf Männer und eine Frau, drei gaben keine Daten an. Die meisten Beschwerden, fünf an der Zahl, gingen für die Pidal in Walferdingen ein, wo 2023 drei Männer vors Friedensgericht zogen, weil sie im Frauentag eine große, vor allem finanzielle, Ungerechtigkeit sahen (d’Land, 01.11.2024). Lediglich zwei Personen beschwerten sich beim CET über Les Thermes. Dass aufgrund von zwei – mutmaßlichen – Männern, die sich ausgegrenzt fühlen und rechtliche Schritte androhen, weitaus mehr Frauen ein geschützter Rahmen verwehrt wird, ist absurd. Dass kein Geschlecht beim Abschluss eines Abonnements Nachteile haben sollte, ist dabei ein Nebenschauplatz und ein lösbares Problem. Das CET hatte 2010 ein Empfehlung verfasst, die auf die finanziellen Nachteile ein-

geht, die geschlechtsspezifische Zeiten haben können. (Das Ministerium für Gleichstellung und Diversität gibt keine Empfehlungen ans CET, heißt es auf Nachfrage.)

Es sei schwer, es allen recht zu machen, erklärt Nico Pundel, CSV-Bürgermeister von Strassen und Präsident der Thermes. Das C.N.I Les Thermes ist ein Syndikat, die Schöffen der schwarz-rot-grünen Gemeinde, die sich weltoffen und progressiv gibt, sitzen in seinen Gremien, die Gemeinde steuert den Thermes genau wie Bartringen jährlich jeweils 1,5 Millionen Euro bei. „Ob die Entscheidung zum Frauentag richtig und gerecht ist, da bin ich mir selbst nicht so sicher“, sagt Nico Pundel. Dass der Frauentag aufgrund von Finanzen abgeschafft würde, bestreitet Nico Pundel. Man verdiene nicht mehr oder weniger Geld mit oder ohne Frauentag. Die Bilanz aus den vergangenen Jahren zeigt wachsende Besucherzahlen für die Sauna – eine Aufschlüsselung nach Geschlecht gibt es nicht.

Männer sind übrigens auch gerne mal unter sich – auch das ist legitim. Die Männersauna am Freitagabend wurde in Bonneweg kürzlich ausgesetzt und mit gemischtem Saunieren ersetzt. Aus welchem Grund? Lydie Polfers Presstelle kommentiert: „Das Benehmen von verschiedenen Besuchern hat zu Veränderungen geführt, um einen respektvollen Umgang für alle zu ermöglichen.“ Hinzu käme, dass es eine große Nachfrage von Besucherinnen gegeben habe, auch freitags „gut ins Wochenende starten zu wollen“. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Schneckenhaus

Vergangenen Monat verbreitete die LSAP-Abgeordnete Paulette Lenert, dass sie ihr Mandat aufgebe. Sie wolle für den Staatsrat kandidieren. Nun wird sie gehen, wie sie gekommen war. Sie war stets zu Besuch – in der Partei, im Regierungsrat, im Wahlkampf, im Parlament. Das sagt etwas über die Partei aus.

2018 war es am Ostbezirk. Die LSAP traute der Abgeordneten Tess Burton nichts zu. Sie machte lieber eine hohe Beamtin zur Ministerin. Ein Jahr später zog sich Etienne Schneider ins Privatgeschäft zurück. Im Februar 2020 ersetzte Paulette Lenert ihn im Gesundheitsministerium. Drei Wochen später wurde der erste Covid-Infizierte gemeldet.

Abends trat die Ministerin vor das verängstigte Fernsehpublikum. Sie verbreitete amtlichen Optimismus: Alles sei eine Frage von Regeln, Logistik, Material, Personal. Sie erschien als Wiedergängerin der Trösterin der Betrübten, die das Herzogtum vor der schwarzen Pest rettete. Von Großherzogin Charlotte, die das Großherzogtum vor der braunen Pest rettete. Binnen sechs Monaten erklärten Meinungsumfragen die Unbekannte zur beliebtesten Politikerin des Landes.

Daraus hätte jede Partei politisches Kapital geschlagen. Die LSAP machte Paulette Lenert zur stellvertretenden Premierministerin, zur Spitzenkandidatin. Sie wollte sie zur Parteipräsidentin, zur Fraktionspräsidentin machen. Stets zierte sie sich, ließ auf sich warten, winkte ab.

Die größte Linkspartei zog in den Wahlkampf angeführt von einer konservativen Technokratin. Die sich für die wenigsten Sachthemen interessierte. Die das Wahlprogramm nach persönlichen Vorlieben verteidigte. Der jeder Bezug zur Sozialdemokratie, zu den Gewerkschaften fehlte. Die bei programmatischen Zugeständnissen an die Arbeiterklasse zögerte. Beim Index lavierte, Arbeitszeitverkürzung ablehnte.

Quereinsteigerinnen schüren die Skepsis gegenüber Parteien. Sie zeigen, dass es auch ohne geht. So erscheint die LSAP als eine staatlich bezuschusste Wahlkampfmaschine. Die in regelmäßigen Abständen Bürgermeister, Abgeordnete, Ministerinnen, Staatsräte produziert und mit einem roten Logo versieht. Die Berufspolitiker bedienen sich des Parteiapparats. Das personenbezogene Wahlsystem schafft den Anreiz. In Landgemeinden firmieren sie manchmal unter Tarnnamen. Sie befürchten bei Benutzung des Logos Stimmeneinbußen.

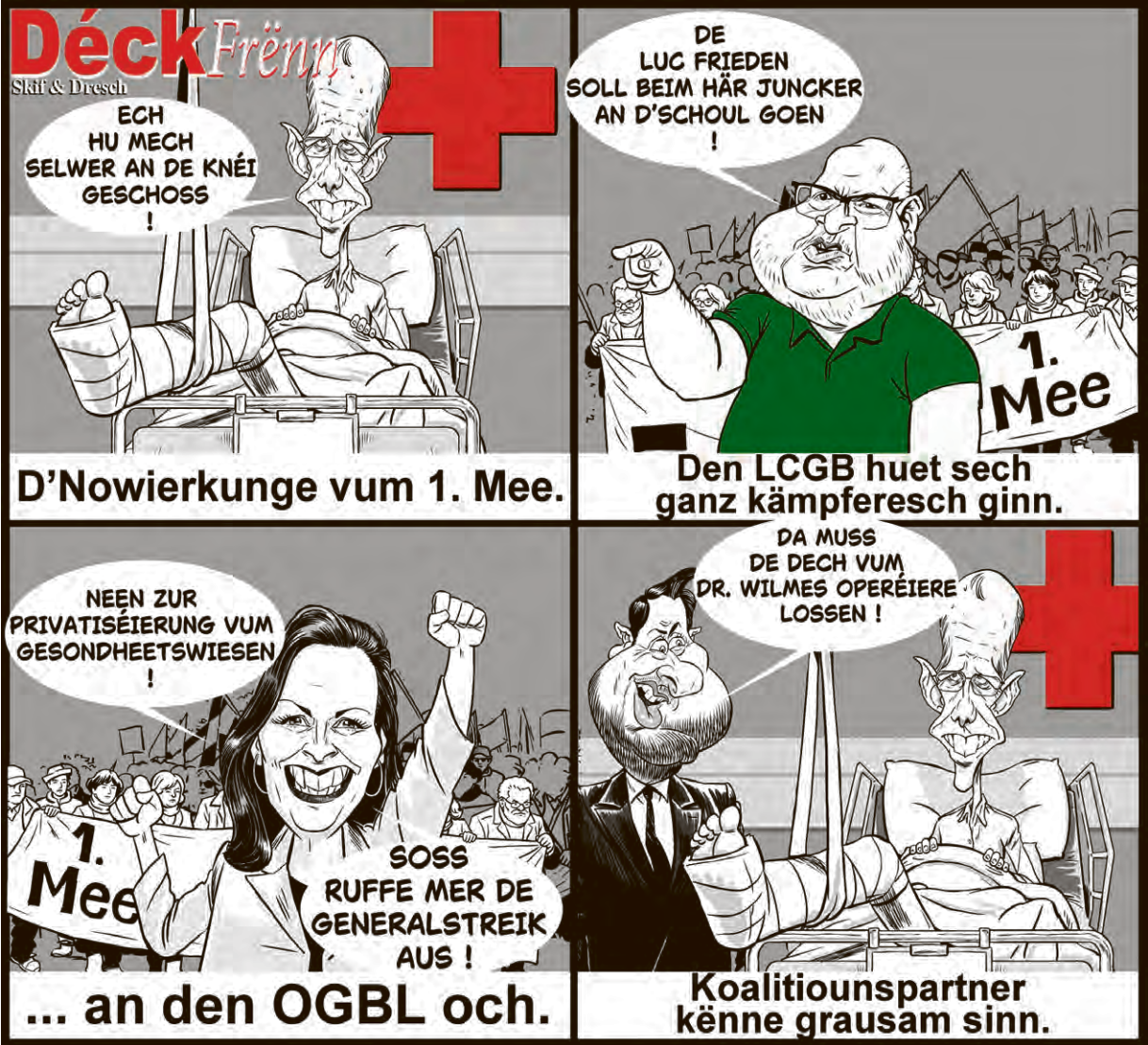
Die LSAP wird von Rechtsanwälten und Beamten angeführt. Im Süden sind sie die letzten Enkel von Arbeiteraristokraten. Sie lassen sich von Beamten, Angestellten, pensionierten Arbeitern wählen. Die Arbeitswelt wurde den Gewerkschaften überantwortet. Die Arbeiterbewegung ist ein Stimmenreservoir wie der Fußballverein.

Wer die Partei vertritt, was er oder sie vertritt, dürfen Werbeagenturen mitentscheiden. Paulette Lenerts Besuch in der Politik zeigt, dass der LSAP politische Inhalte zweitrangig sind. Dass die sozialistische Arbeiterpartei über die Jahre zum leeren Schneckenhaus geworden ist. In dem einst Versprechen von sozialer Gerechtigkeit, einem besseren Leben aufgehoben waren. Bis Grundsatzprogramm und Sozialistischer Leitfaden sie endgültig ins Reich der Utopien verbannten.

Den meisten Mitgliedern, Lokalpolitikern, Abgeordneten oder Ministerinnen fällt es nicht auf. Sie haben nie etwas anderes gekannt. Einige rechtfertigen den Linksliberalismus achselzuckend: Das Wahlrecht sei auf das nationale Kleinbürgertum beschränkt.

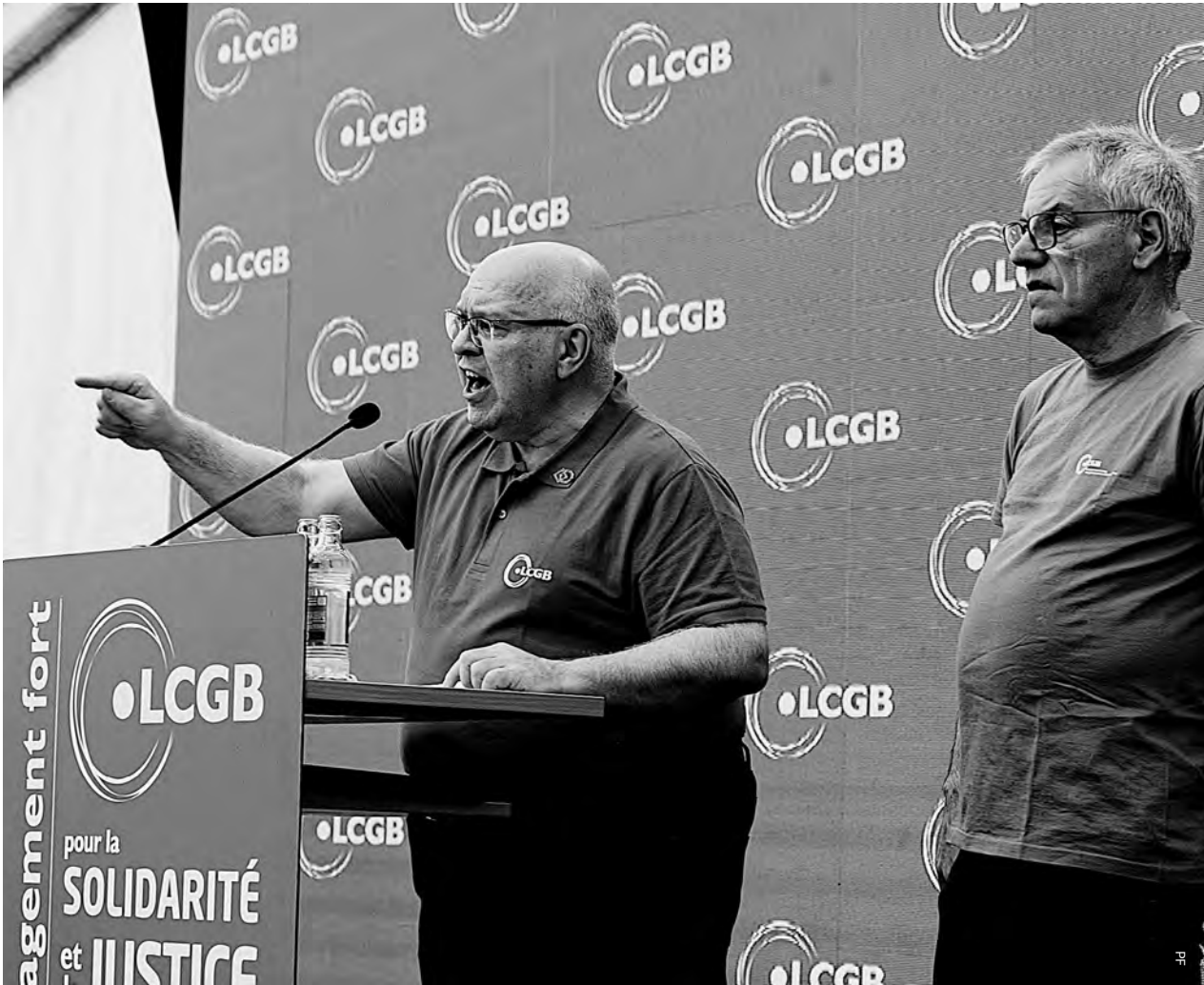
Als Gipfel sozialdemokratischer Praxis gilt die keynesianische Verwaltung der herrschenden Verhältnisse. Das gehört zum „Luxemburger Modell“. So bleiben im Namen der Wettbewerbsfähigkeit Herr Herr und Max Max. Als Alleinstellungsmerkmal verspricht die LSAP die Verteidigung des Sozialstaats, gesponsort von Banken, Briefkastenfirmen, Fongenindustrie.

Paulette Lenert war zugleich Konkurrentin und Erfolgsgarantie der Berufspolitiker in der LSAP. Auf ihren Wunsch hin zieht eine breite Koalition von Parteien die einst beliebteste Politikerin des Landes aus dem Verkehr. Das kommt allen gelegen. ● ROMAIN HILGERT





1. Mai-Feier des
LCGB in Remich.



Patrick Dury wurde
immer lauter

Wer wo fehlte

Bei der 1. Mai-Feier des OGBL in der Abtei Neimënster war das Publikum mehr *de gauche* und hielt freche Plakate in den Händen, die politische Musik aber spielte in Remich beim LCGB. Wie seit 2022, als unverhofft der damalige DP-Premier Xavier Bettel aufgetaucht war und der CSV die Show gestohlen hatte. Seitdem ist Remich für CSV und DP am 1. Mai *the place to be*. Die Allianz des LCGB mit dem OGBL hat daran nichts geändert. Dieses Jahr fiel auf, dass Luc Frieden zur Ansprache von LCGB-Präsident Patrick Dury fehlte. Der Arbeitsminister, der Finanzminister und die Gesundheits- und Sozialministerin mussten sie ohne Beistand des Chefs aushalten.

Dabei fand auch OGBL-Präsidentin Nora Back im *Stater* Grund harte Worte für die „salarisfeindlichste Regierung der letzten Jahrzehnte“. Doch von der Regierung war niemand da, und Durys Rede war dramaturgisch wirkungsvoll. Er teilte gegen Martine Deprez aus, „die sogenannte beste Mathematikerin des Landes“. Gegen Marc Spautz, der sich ein Beispiel an Dan Kersch nehmen solle, wie man den Mindestlohn erhöht. Und er empfahl Luc Frieden Nachhilfe „in Capellen“ (bei Jean-Clau-

de Juncker). Dury wurde immer lauter, um sich der Androhung eines Generalstreiks zu nähern – falls das Gesundheitssystem liberalisiert würde. Nora Back machte die Ankündigung auch. Und formulierte sie genau wie Dury, damit keine Zweifel an der Einigkeit der Gewerkschaftsunion in dieser Frage aufkamen.

Weil Dury nur CSV-Minister ins Visier nahm, konnte Xavier Bettel gelassen in der ersten Reihe sitzen wie ein Premier *ff*. Nach dem offiziellen Teil der Veranstaltung stand er gemeinsam mit Minister- und Abgeordnetenkolleg/innen der DP für Selfies zur Verfügung, was die Menschen im Saal gerne annahmen. Aus den Reihen der DP wurde gestreut, Luc Frieden halte sich beim *Proufdag* in Remerschen auf. Es muss schön sein in der Koalition.

Als Frieden gegen Mittag erschien, war das trotzdem ein Ereignis. Doch der Premier blieb nicht lange, er wollte noch zum OGBL. Martine Deprez und Marc Spautz gingen mit. Bei der Ankunft wurden sie von Buhrufen empfangen. Vielleicht galten sie der ganzen Regierung. Dies mit der DP zu erörtern, war nicht möglich: In Neimënster fehlte sie. ● PF



Sven Becker

Luc Frieden blieb
in Neimënster
auf Distanz zu

den Menschen.
Anders als Xavier
Bettel in Remich



Sven Becker



Oliver Halmes

The Big T

IIII Bernard Thomas

La Tripartite a connu son lot de critiques et d’échecs. À sa naissance en 1977, Pierre Werner *himself* la vilipende. En 1981-1982, sa mécanique se grippe. Entre 2006 et 2022, elle est cliniquement morte. Courte histoire d’une institution à neuf vies

La Tripartite avec un grand « T » est désormais considérée comme un patrimoine luxembourgeois ; au point que 83 pour cent des sondés de la dernière *Sonndesfro* souhaitent qu’elle soit convoquée au plus vite. Sa genèse en 1977 était pourtant tout sauf évidente. Le CSV la jugeait anti-constitutionnelle, tandis que le KPL en dénonçait les « visées autoritaires ». Il aura fallu trois séances entières (dont deux de nuit) pour venir à bout du projet de loi « autorisant le gouvernement à prendre des mesures destinées à stimuler la croissance économique et à maintenir le plein emploi ». Le 22 décembre 1977, peu avant minuit, le Parlement finit par voter ce texte qui instituait le « Comité de coordination tripartite ». Le Premier ministre, Gaston Thorn (DP), semblait soulagé. Il présentait ses « meilleurs vœux pour les fêtes de fin d’année » aux députés, promettant que leurs prérogatives resteraient « absolument intouchées ». À minuit dix, la séance était levée.

Jacques Santer et Jean-Claude Juncker s’approprièrent cet instrument d’évitement du conflit, dont ils perfectionneront les rituels et la dramaturgie. Leur prédécesseur, Pierre Werner, n’en était guère fan ; du moins au début : « Nous ne vivons pas en état de guerre [...], nous devons agir dans le cadre du jeu normal de nos institutions », s’exclamait le patriarche CSV (passant par une cure d’opposition) en décembre 1977 à la Chambre. « Une délégation de pouvoir de l’ampleur ou de l’étendue telle qu’elle est prévue par le projet de loi » lui paraissait incompatible avec les « dispositions constitutionnelles » : « Dans ce pays, c’est le gouvernement qui doit gouverner, c’est la Chambre qui doit le contrôler et voter la loi ». Le CSV se heurtait surtout au droit de veto accordé aux partenaires sociaux dans le cadre tripartite, un « diktat » aux yeux de Werner. (Il l’abrogera en 1980, une fois revenu au pouvoir.) Mais déjà à l’époque, l’aile sociale du CSV poussait en faveur de la

Tripartite, qui offrait « la meilleure chance possible pour notre pays de surmonter la crise », selon le secrétaire général du LCGB, Marcel Glesener.

Mardi dernier, le député Déi Lénk, Marc Baum, a fait le panégyrique de la Tripartite qui incarnerait « cinquante ans d’identité sociale de notre pays ». Or, les gauches non-réformistes, tant communiste que trotskiste, se sont toujours montrées très critiques, voire carrément hostiles vis-à-vis de l’institution tripartite. En décembre 1977, le chef du KPL, René Urbany, fustigeait un pacte entre le gouvernement et le « grand capital multinational » qui viserait à « neutraliser le Parlement ». Le leader communiste s’efforçait de tracer une ligne de continuité entre la « loi muselière » de 1937 et la Tripartite de 1977, toutes deux marquées par le même « ondemokrateschen ständestaatleche Charakter ». Cette analogie historique était évidemment branlante, ne serait-ce que parce que c’était l’aile droitière du CSV – et non les libéraux et les socialistes – qui avait plaidé pour un modèle corporatiste dans les années trente.

Le ténor du KPL s’emballait, allant jusqu’à qualifier le projet de loi instaurant la Tripartite d’« Ermächtigungsgesetz », en référence à la loi par laquelle le Reichstag allemand avait donné les pleins pouvoirs à Hitler. La députée Astrid Lulling, à l’époque encore sociale-démocrate de droite (SdP), s’aventurait, à son tour, sur la pente glissante : « Nous regrettons que le gouvernement s’abaisse au point d’infliger au pays la suspension de notre démocratie ». Et de conclure : « Dat hate mir eng Kéier : Heil Hitler ! »

« Une réunion élargie du conseil d’administration de l’Arbed-Konzern », voilà ce que serait la Tripartite, selon René Urbany. Il évitait soigneusement d’évoquer le renforcement institutionnel des syndicats qui avaient revendiqué cette

instance et mobilisé pour l’obtenir. Alors que le KPL venait de lancer sa campagne pour une nationalisation de l’Arbed, le leader syndical John Castegnaro avait arrêté une autre stratégie : accompagner tant bien que mal la réduction des effectifs. Une partie des délégués du personnel communistes des usines de Belval et de Schiffange finiront par suivre la ligne « Casteg » plutôt que la ligne Urbany.

« Den Ofbau wäert, dank de Gewerkschaften an der Regierung, esou mënschewierdeg wéi méiglech vir sech goen », promettait le rapporteur du projet de loi instaurant le Comité de coordination tripartite, Jean Regenwetter, depuis la tribune parlementaire. Incarnation des liens organiques entre LSAP et LAV (l’ancêtre de l’OGBL), le député socialiste siégeait en parallèle au comité exécutif du syndicat et présidait la Chambre du Travail. L’autre rapporteur était le député libéral René Mart. Il appelait les syndicats à « assumer leur responsabilité », et lançait les mots d’ordre : « Rou an Disziplin » ainsi que « mat Vernunft a mat Realitéit ».

Sans surprise, les trotskistes avaient une autre lecture du « modèle luxembourgeois ». De tels « interklassistische Gremien » viseraient à « mettre en œuvre le démantèlement industriel avec la complicité des directions réformistes [du mouvement ouvrier] », lit-on dans une résolution votée au congrès de la Ligue communiste révolutionnaire en décembre 1984. « Schluss mit dem ganzen Tripartite-Spektakel ! », revendiquait-on encore en mars 1996. Cette tradition, Déi Lénk l’affichait encore à ses débuts. En 1999, la nouvelle alliance affirmait ainsi dans un questionnaire électoral que « die Tripartite ist überhaupt in Frage zu stellen – Demokratie erfordert eine öffentliche Debatte ».

[...]



Nora Back et la direction de l’OGBL, lors de la fête du 1^{er} mai au Neimënster

Sven Becker



Luc Frieden arrive à la Fête de l'OGBL, ce 1^{er} mai



[Suite de la page 11]

La Tripartite a également causé des maux de ventre aux juristes du Conseil d'État, quoique pour d'autres raisons. En 1977, c'est à une très courte majorité que la Haute corporation y donna son OK. Le fait que le Comité de coordination tripartite était initialement prévu pour deux ans avait fait passer la pilule. Tout comme la peur du gouffre qui venait de s'ouvrir sous les pieds du pays. La « survie » du Luxembourg « en tant que nation indépendante et souveraine » dépendrait désormais de son « sens de la mesure », exhortait Gaston Thorn en 1976. La crise était existentielle ; l'industrie sidérurgique représentait un quart du PIB et la moitié des exportations. Un tiers des 15 000 ouvriers qui la quitteront entre 1975 et 1986 allaient bénéficier de la préretraite. D'autres ont dû passer par l'expérience humiliante de la DAC (Division anti-crise), nettoyant les voies publiques, travaillant sur des chantiers dans la construction ou démontant leurs propres usines. Le Luxembourg a pu éviter les licenciements de masse grâce à la mobilisation fiscale : impôt de solidarité, modération salariale, et une ribambelle d'« Arbed-Taxen ».

En juin 1983, le Conseil d'État proposait de résilier le modèle. « L'esprit tripartite a eu le désavantage de faire fonction d'anes-thésiant », cachant une dégradation économique qui risquerait « d'emporter les bases mêmes de l'État », écrivait la Haute corporation. « La méthode tripartite » aurait rendu l'État « otage » des partenaires sociaux : « Il faut revenir au fonctionnement normal de nos institutions constitutionnelles, tout comme nous l'avons fait après la libération du pays ». Mais un vent mauvais traversait cet avis. On y recommandait ainsi au gouvernement d'« inciter à un départ volontaire une partie de la main-d'œuvre étrangère [hors CEE] » via des « indemnités de départ ». Un avis minoritaire « s'opposait catégoriquement » à cette proposition, la qualifiant d'« inhumaine » et prenait la défense d'un modèle Tripartite que « nos voisins nous envient ».

Des accords tripartites avaient pu être conclus en décembre 1982 et en juin 1983, au bout de négociations « laborieuses ». En parallèle, une critique du « néocorporatisme » commençait à prendre forme, dont les contours demeurent étonnamment stables jusqu'à aujourd'hui. Le journaliste (et futur lobbyiste bancaire) Lucien Thiel pointait ainsi « die alte Tripartite mit ihrem defensiven und gewissermaßen konservativen Charakter » (*d'Land*, 10.12.82). Son collègue au *Land*, Mario Hirsch fustigeait « das abgekartete Spiel hinter verschlossenen Türen » (*d'Land*, 15.6.1984). Dix ans plus tard, l'historien d'État Gilbert Trausch soulignait que les décisions importantes avaient été prises aux Tripartites plutôt qu'au Parlement.

Mais l'histoire du néocorporatisme n'est pas un long fleuve tranquille. En 1981, la Tripartite avait une première fois échoué sur la question de l'indexation des salaires. (L'inflation dépassait alors neuf pour cent.) Même scénario au printemps 1982 : La suppression de tranches indiciaires provoqua cette fois une « grève générale d'avertissement », la dernière en

date. Trente ans plus tard, Jean-Claude Juncker allait s'y référer pour relativiser ses propres échecs tripartites. « Personne ne s'en souvient, parce que personne ne semble être capable de regarder si loin en arrière », se plaignait l'ex-Premier ministre en décembre 2013 au *Land*.

Entre avril 2006 et septembre 2022, la Tripartite était en panne ; soit seize ans et cinq mois. L'accord de 2006 avait laissé un goût amer au président de l'OGBL, Jean-Claude Reding. Les syndicats avaient certes obtenu le statut unique, une revendication quasi-séculaire mettant fin à la distinction entre ouvriers et employés, mais ils l'avaient payé au prix fort, concédant une manipulation de l'index et la désindexation des allocations familiales (qui ne sera levée que quinze ans plus tard). L'accord tripartite avait également entrouvert la porte à des mesures d'« activation », qui allaient déboucher sur le projet de loi « 5611 » et provoquer une grève des lycéens. La direction de l'OGBL avait eu du mal à faire accepter cet accord tripartite en interne : Au comité national, 52 délégués voteront pour, 26 contre et sept s'abstiendront. Jean-Claude Reding avait eu chaud.

Au printemps 2010, Reding a inventé « la Tripartite ouverte ». L'OGBL publiait le premier brouillon du « Spuerpak » que Luc Frieden venait de présenter en huis-clos. Le syndicat forçait ainsi le LSAP à un clash de coalition et mettait l'aile sociale du CSV dans l'embarras. Rendre transparente la Tripartite, c'était la faire implorer. Mais les syndicats sentaient sans doute que, dans un avenir prévisible, ils n'avaient plus grand-chose à gagner dans cette instance. Le mur de l'austérité européenne bouchait l'horizon. Le « corporatisme compétitif » et ses *packages* globaux, censés renforcer le *Standuert*, étaient passés de mode. « Der Tripartite kann man nicht alle Diskussionsthemen aufbürden », déclarait Reding en janvier 2012 au *Wort*. Quelques jours avant les législatives de 2013, il augmentait la mise, appelant à « ne pas voter CSV ». L'OGBL venait de franchir le Rubicon politique.

Contrairement à John Castegnaro, Jean-Claude Reding a toujours paru mal à l'aise avec les connivences du cénacle tripartite. Le temps du « consensus pour le consensus » serait révolu, expliquait-il en décembre 2013 au *Land*. Ce même mois, Luc Frieden tirait, lui, ses conclusions dans le cadre feutré de l'Institut grand-ducal : « Les mécanismes démocratiques et la tripartite n'ont pas abouti aux résultats nécessaires pour relancer la machine économique et rétablir l'équilibre des finances publiques », regrettait-il. Et de plaider pour « d'autres modèles de *consensus building and decision making* ».

Xavier Bettel avait mis du temps à découvrir le potentiel médiatique et politique de la Tripartite. Il a fallu la crise énergétique de 2022 pour qu'il s'y résigne. À l'étonnement général, il a excellé dans l'exercice. Au grand bazar de Senningen, son entretient ainsi que son sens de l'improvisation et du bidouillage s'avèrent des atouts précieux. Même si le premier round de 2022 a échoué sur la question de l'index, Nora Back s'étant retranchée derrière ses lignes rouges au grand dam de l'establishment politique. (Les résultats de l'OGBL aux élections sociales allaient valider cette intransigeance.) Les deux tripar-

Le député René Urbany (KPL) s'efforçait de tracer une ligne de continuité entre la « loi muselière » de 1937 et la Tripartite de 1977, qui seraient toutes deux marquées par le même « ondemokrateschen ständestaatleche Charakter ».

tites suivantes ont été couronnées de succès. Le gouvernement sortait le chéquier pour s'acheter la paix sociale jusqu'aux législatives de 2023. Jusqu'ici, le grand compromis social-démocrate (ou chrétien-social ou social-libéral) tient, tant que les banques, holdings et cigarettes permettent de le financer.

La critique de la Tripartite est devenue quasi-inaudible. C'est surtout par esprit de contradiction que le député Fred Keup a évoqué la semaine dernière « une instance où personne n'est vraiment responsable » : « Transparent ass et net, an dat ass an der Natur vun der Saach ». En même temps, assure le leader ADR, la Tripartite serait « un très bon instrument » qui aurait « très souvent fait ses preuves », mais il faudrait la limiter aux « ganz grouss Krisen ». La tension « parlementarisme/Tripartite » n'intéresse plus les responsables politiques. C'est à peine si elle titille encore quelques juristes. Dans *Aux origines du droit du travail* (2014), l'ancien juge Jean-Luc Putz la soulève en présentant la Tripartite comme une « pratique constitutionnelle ». Puis d'ajouter : « Reste à savoir si elle s'est instituée *contra constitutionem* [contre la Constitution] ou *praeter constitutionem* [à côté de la Constitution] ».

Le dernier acteur à avoir développé une critique structurelle de la Tripartite a été le Mouvement écologique dans les années 2000. Aux griefs traditionnels, l'ONG ajoutait une dénonciation du « consensualisme » et de la « nomenklatura politique », qui feraient abstraction de la question écologique. En creux, la « Umweltgewerkschaft » demandait une place à la table ; sinon de la Tripartite, du moins dans des cadres alternatifs. Jean-Claude Reding, lui-même membre du « Mouvéco », se montrait compréhensif. Les débats sur l'avenir économique ne devraient ainsi pas être tranchés en format tripartite, ni à huis clos, disait-il en 2005 à *Kéisécker*, la feuille de liaison de l'ONG environnementale. « Pour les grands défis de société, la conception de la Tripartite doit évoluer », ajoutait-il. « Car si elle n'évolue pas, ce sera la mort de la Tripartite. Et parce que je ne veux pas la mort de la Tripartite, je souhaite qu'elle évolue. » Depuis cinquante ans, elle n'en finit pas de ressusciter. ●

« Avec modération »

IIII Interview : Pierre Sorlut

Le directeur général de Luxair, Gilles Feith, sur la flambée du kérosène, le prix des billets et la fiabilité des avions

D’Land : Monsieur Feith, vous présidez Luxfuel et êtes en quelque sorte « le pompiste » de l’aviation au Luxembourg. Dans quelle mesure la rupture des stocks de kérosène menace la continuité des opérations à Luxairport ?

Gilles Feith : En mars et avril, nous avons demandé aux compagnies aériennes atterrissant au Findel d’y limiter leur achat de carburant. Les volumes étaient limités car nous déplaçons la vanne du pipeline qui avait été inondée en juillet 2021 dans la région d’Echternacherbrück. Depuis ce 1^{er} mai, elle se trouve dans une zone non inondable par la Sûre et les avions peuvent reprendre normalement leur approvisionnement en kérosène au Grand-Duché. Maintenant nous avons trois jours de stock à régime plein. Mais c’est une donnée variable. L’on peut étendre cette réserve par d’autres moyens. Par l’arrivée de camions. 38 livraient chaque jour l’aéroport pendant la réparation du pipeline. D’un autre côté, comme le pipeline est une infrastructure de l’Otan, des besoins militaires peuvent primer sur les activités civiles.

Pas d’inquiétude donc ?

Aujourd’hui (l’interview a été réalisée le 4 mai, ndlr), tout marche bien. Rien ne laisse croire que nous serons à court de carburant. Et de nouvelles perspectives se dessinent. Les capacités de stockage vont presque quintupler d’ici 2028. Aujourd’hui établies autour de 6 900 mètres cubes, elles passeront à 30 000 avec la future *fuel farm* qui est en construction à proximité du Cargo Centre. Elle contiendra plus de réserves de kérosène et de SAF (*sustainable aviation fuel*, carburant durable). Et il y aura une mise en concurrence pour son exploitation.

Est-ce que les distorsions sur la chaîne d’approvisionnement nuisent au remplacement progressif du kérosène par du SAF, (deux pour cent aujourd’hui et six pour cent à l’horizon 2030, selon la directive Refuel) ?

Nous Européens créons nous-mêmes des distorsions en permettant seulement aux pétroliers de fournir le SAF, et non le marché libre. À certains endroits comme le Luxembourg, on ne compte pas beaucoup de fournisseurs de kérosène. Les pétroliers y pratiquent des prix très élevés pour le SAF et cela devient très compliqué d’entrer dans les clous de la réglementation. La Commission est en train de regarder cela. On espère que le marché va se normaliser et qu’on pourra acheter du SAF où l’on veut. Les compagnies aériennes assument leurs responsabilités, mais elles ne veulent pas dépendre d’acteurs qui vendent au-dessus des prix du marché. À volume égal, le SAF est cinq à six fois plus cher que le kérosène normal.

Quel est le coût de l’intégration du SAF ?

Il est gérable à ce niveau de deux pour cent. Même si la Commission ne permet pas encore aux airlines d’acheter librement le SAF sur le marché. La partie kérosène et CO₂ pèse toujours autour de trente pour cent du billet. Notamment parce que les deux paramètres se sont décorrélés. Le carburant a augmenté mais le prix du carbone a chuté. Puis nous bénéficions d’un euro fort par rapport au dollar qui sert aux transactions de kérosène.

[...]

[Suite de la page 13]

L'approvisionnement de l'aéroport en carburant souffre du blocus du détroit d'Ormuz, mais qu'en termes de prix ?

En effet. Le prix du kérosène a quasiment triplé depuis le 28 février.

Dans quelle mesure cette augmentation se répercute-t-elle sur les prix des billets de Luxair ?

Nous n'avons pas augmenté le prix des billets. Nous sommes très bien protégés (*hedged*) par des gros volumes achetés en amont. Ceci jusqu'à la fin du troisième trimestre. Pour le quatrième trimestre et début 2027 nous sommes couverts pour plus de la moitié du carburant. Nous achetons le kérosène avec le même horizon que la plupart de nos clients quand ils acquièrent leurs billets, à savoir entre six et douze mois à l'avance. Et Luxair n'applique pas de *fuel surcharge*, à l'inverse de certains de nos concurrents, par exemple en Allemagne. Nous ne l'avons jamais fait et nous ne le ferons pas. Puis je suis assez confiant pour la suite, que les acteurs du marché vont revenir à la raison et que les prix vont revenir vers leur niveau d'avant crise.

Luxair traverse donc des cieux moins hostiles que d'autres...

Si nous n'avions pas anticipé l'achat du carburant, oui, nous serions peut-être dans la même situation que Spirit Airlines (compagnie *low cost* américaine qui s'est mise en faillite cette semaine, ndlr). Ou bien à faire revenir le client à la caisse pour assumer l'explosion du prix du pétrole comme le font certaines compagnies. Celles qui n'avaient pas de stock de kérosène au prix d'avant crise annulent des vols suffisamment en amont pour ne pas avoir à payer de dédommagement, en utilisant le prétexte de la guerre d'Iran. Puis elles remplacent le vol avec le prix ajusté. Nous pouvons le constater sur le marché. Nous avons des vols bien remplis. Vous pouvez l'écrire en grand : Nous n'allons pas profiter de cette crise. À l'inverse de certains hôteliers en Grèce et en Espagne qui ont augmenté leurs prix en anticipant, dès le début du conflit, un report de la demande sur leur zone géographique.

Avez-vous constaté de tels changements de consommation ?

Oui, nous avons vu des reculs sur certaines destinations comme l'Égypte et la Turquie. Puis les clients réfléchissent maintenant à deux fois avant d'organiser leurs vacances. Il se situe là, le vrai impact pour Luxair. Car l'inflation touche l'ensemble des biens et services. Si bien que cela précipite un déclenchement d'indexation. On adore tous le système luxembourgeois, mais ce seront 300 000 euros par mois en salaires qui n'auront pas été budgétisés. On espère donc que ça va se détendre, mais il faut aussi se préparer.

Vous faites référence à la Tripartite. Est-ce que Luxair s'attend à des compensations ?

Non. C'est une tripartite générale, pas une tripartite aviation. Des problèmes se profilent au-delà de l'augmentation du pétrole. Je m'attends à ce que les sujets soient discutés en vertu du modèle luxembourgeois. Et surtout, je souhaite que personne ne profite de la crise.

Luxair en profite dans une certaine mesure par sa participation de 35 pour cent dans Cargolux qui vient d'annoncer un bénéfice de 500 millions d'euros. Depuis 2020, Luxair a touché 300 millions d'euros de dividende parce que le fret aérien bénéficie d'un regain de demande en période de crise.

Oui, c'est correct. Mais nous n'attendons pas les dividendes de Cargolux pour investir. Renouveler notre flotte coûte un milliard. Alors oui, ces dividendes aident, mais c'est une partie minoritaire du financement. En tant que Luxembourgeois, nous sommes très fiers d'avoir Cargolux à nos côtés, notamment si l'on repense au Covid. Maintenant, dans toute crise, l'on voit que le transport aérien donne de la flexibilité et de la facilité.

Comment s'est passé l'exercice 2025 dont vous allez annoncer les résultats bientôt ?

Nous avons fait du bon travail avec un peu plus de passagers que l'année précédente (malgré mille vols de moins) et neuf millions d'euros comme résultat opérationnel. Les avions sont bien remplis. Les gens prennent plus l'avion maintenant qu'avant la pandémie de Covid. Mais attention, l'aviation ne doit pas devenir un simple bien de consommation. On ne doit pas donner l'impression qu'on peut voler pour rien du tout. C'est comme pour les lasagnes à la viande de cheval. Si le kilo de viande censée être du bœuf coûte deux euros, c'est qu'il y a un problème quelque part. Si un billet d'avion coûte moins que les taxes aéroportuaires, cela se fait au détriment

de quelque chose ou de quelqu'un. Les compagnies *low cost*, en monnayant des aides publiques pour générer du trafic localement, essayent d'injecter les *airlines* responsables du marché pour y dicter leur loi ensuite.

Et 2026 ?

Difficile à dire avec la crise que nous traversons et dont les conséquences sont encore à venir.

Et concernant Luxair Tours depuis le début de la guerre d'Iran ?

Les *packages* sont en recul. Ce que je trouve un peu aberrant sur des destinations comme l'Égypte ou la Turquie. Il y a cet amalgame avec l'Iran, Israël et les Émirats... Je suis un peu déçu. Si vous partez avec Luxair Tour, vous bénéficiez de la protection de la réglementation européenne applicable aux tour-opérateurs sur l'ensemble de votre voyage. Si vous prenez juste l'avion et qu'il est annulé, personne ne va vous rembourser l'hôtel. Autre grand avantage du tour-opérateur c'est : S'il y a un problème dans une région, on peut aller dans une autre. Lors de toutes les crises, nous avons toujours pris en charge nos clients : Récemment pour le rapatriement de ceux bloqués à Dubaï, mais aussi lors des incendies l'année dernière, ou en 2017 après le tremblement de terre en Grèce.

De nombreux Luxembourgeois ont des résidences secondaires à l'étranger. Dans quelle mesure le réseau Luxair y est lié ?

On peut penser que Gérone n'est pas choisie au hasard comme destination. C'est une très belle région que les Luxembourgeois apprécient et où ils achètent des maisons. Vous savez nous

ne choisissons pas les destinations en lançant les dés. Par exemple, je m'intéresse beaucoup aux rapports du Statec sur la nationalité des résidents. Et il y a la Grande Région qu'on a tendance à oublier. Dans les avions, les Luxembourgeois sont une minorité. Les gens commencent à venir de loin, par exemple de Nancy ou Namur, parce qu'ils sont intéressés par un service de qualité.

Pourtant, les problèmes techniques, les retours à Luxembourg et les critiques sur les réseaux sociaux se multiplient. Comment l'expliquez-vous ?

La qualité est là. La grande majorité des retards sont dus à des problèmes de contrôle du trafic aérien, de la météo, des grèves ou un manque de personnel du ciel, notamment dans le Sud de la France. Je suis un peu déçu. Certains médias ont manifestement découvert *flight radar* et signalent dès qu'un avion revient à Luxembourg. Il faut savoir que nous avons 24 avions, soit entre 80 et cent vols par jour. 32 000 par an. Nous comptons 160 retours en 2025. Pourquoi ? Parce que la maintenance du Q400 De Havilland ne peut être effectuée qu'à Luxembourg. Nous sommes presque les seuls à utiliser cet avion. Revenir est plus simple que d'envoyer un autre avion avec un mécanicien dans l'aéroport de destination. Cela mobiliserait plus de ressources. Donc oui, si vous décidez d'écrire un article pour chaque retour, vous allez le faire tous les deux jours.

Il n'y a pas eu d'augmentation des problèmes techniques ?

Cela n'a pas vraiment augmenté... Puis certains médias ont évoqué de prétendus problèmes en cas de météo difficile sur le moteur des Embraer que nous venons d'acquérir. Le constructeur a identifié deux ou trois avaries sur un moteur cousin utilisé sur des Airbus à des millions de reprises. Ils ont pris une mesure de précaution en rappelant pour contrôle. Je l'ai expliqué plusieurs fois, mais on vient toujours me voir « Ah, ton avion il ne vole pas quand il fait froid ». Mais je devrais être content parce que cela fait parler de Luxair et cela rappelle aux gens qu'ils doivent réserver leur billet.

Est-ce que vous vous êtes senti inquieté à cause de ce buzz sur les vols ?

On peut s'interroger. C'est légitime. Mais nous n'opérons pas dans le vide. Nous sommes hautement contrôlés, par les autorités, mais aussi par les constructeurs des avions.

La flotte Luxair est exclusivement composée d'avions produits sur le continent américain : Boeing, Embraer et De Havilland. Pourquoi ne pas avoir acheté européen ?

En 2022, on s'est renseigné auprès d'Airbus mais ils nous ont répondu ne pas pouvoir livrer avant 2030. Nous nous sommes tournés vers Boeing qui nous a mis des avions à disposition à de très bonnes conditions. Il ne faut pas oublier non plus que tous nos pilotes et tous nos mécaniciens sont formés sur des 737. Une formation, c'est trois mois. Avec dix pilotes par avion, cela veut dire trente mois sans ces ressources.

On peut aussi accepter que la souveraineté ait un prix ?

Bien sûr, mais qui le paie ? Le consommateur ou le contribuable ? En tant qu'entreprise employant 2 000 personnes, je ne suis pas capable de compenser ce manque-à-gagner. Maintenant, si quelqu'un veut bien payer pour moi, on peut en discuter. Mais il faut aussi savoir que dans un Airbus, la moitié des pièces sont américaines, notamment les moteurs (conçus par CFM International, une joint-venture franco-US, ou Pratt & Whitney ndlr). Même les avions chinois Comac ont des moteurs américains.

Les voyages ont repris de plus belle depuis la pandémie dites-vous. Teams et Webex ne sont pas devenus vos principaux concurrents ?

De plus en plus de gens se tournent vers des *airlines* responsables et de qualité. Les gens apprécient voyager dans des conditions de confort car le temps est un de leurs biens les plus précieux. Ils consomment l'avion, mais avec modération. Même les activistes voyagent. Regardez les COP (aux Émirats puis au Brésil, ndlr)...

L'avion peut être perçu comme un *stranded asset*. Envisageriez-vous de vous diversifier dans le tourisme régional, en rachetant une compagnie de bus par exemple ?

On a assez de pain sur la planche et l'avion tel qu'on le connaît est loin de disparaître. L'adoption de nouvelles technologies comme l'hydrogène prendra très longtemps. Je ne pense pas connaître dans ma vie de nouvelle technologie révolutionnaire. La transition énergétique passera par le SAF. Mais là aussi son efficacité (*power to liquid*) est encore en deçà de ce que l'on espérait. ●

« *Même les activistes voyagent. Regardez les COP* »

«Autoritarisme libéral»

IIII Erwan Nonet

Wolt, Deliveroo, Wedely, Uber... Le gouvernement s’oppose aux syndicats sur la régulation du travail de plateformes



Un livreur à Luxembourg, ce mardi

La transposition dans la loi luxembourgeoise de la directive européenne sur le travail de plateformes portée en son temps par le commissaire Nicolas Schmit (LSAP) paraissait être un dossier facile à gérer pour le gouvernement. Un de ceux qui feraient du bien par les temps qui courent, particulièrement pour l’aile sociale des chrétiens-sociaux, dont le ministre du Travail Marc Spautz est un membre éminent. On aurait même pu s’attendre à ce que le sujet s’invite au cours de la prochaine Tripartite, comme une concession peu coûteuse offerte aux syndicats.

Mais l’ancien secrétaire général du LCGB ne compte pas satisfaire les syndicats. Mercredi, la séance de la commission Travail à la Chambre s’est même transformée en jeu de dupes. Le 10 février, Marc Baum (Déi Lénk) avait déposé un projet de loi sur la question, très proche de la version syndicale. Répondant à l’appel du député qui souhaitait faire le point sur les travaux en cours, le ministre a expliqué être confiant, affirmant que si les positions des patrons et des syndicats différaient, il avait bon espoir de parvenir à une conciliation rapide. Philippe Heck, en charge de ce dossier au département juridique du ministère, confirmait : « Nous devons reformuler certains critères, revoir quelques procédures », mais rien de vraiment insurmontable. C’est que les travaux doivent avancer vite : L’Europe impose que sa directive soit transposée dans les juridictions nationales d’ici le mois de décembre.

Le processus, pourtant, est loin d’être aussi fluide que ce que voudrait faire croire Spautz. Au contraire, le sujet est devenu très tendu au début de la semaine, depuis que le ministre a transmis la première version de son avant-projet de loi à l’Union des syndicats. À quel point ce draft en est un ? Là est toute la question parce qu’en l’état actuel, le texte ne convient pas aux syndicalistes.

Le *Land*, qui s’est procuré une copie de l’avant-projet de loi de Marc Spautz, peut confirmer que les propositions des deux Marc (Spautz et Baum) sont très différentes. La lecture

Le gouvernement veut «promouvoir un marché économique compétitif afin de ne pas freiner l’activité économique des plateformes»

de l’exposé des motifs suffit pour comprendre que leurs philosophies sont divergentes. L’objectif des syndicats est la protection des travailleurs de plateformes, qui « n’est pas seulement une question technique, mais un enjeu de justice sociale ». Dans le texte gouvernemental, le renforcement des droits sociaux ne vient qu’après la volonté de « promouvoir un marché économique compétitif afin de ne pas freiner l’activité économique des plateformes ». On croirait lire le CEO Frieden dans le texte.

Le grand enjeu de la directive européenne est de mettre en place la présomption de salariat plutôt que la présomption d’indépendance. Les plateformes sont en effet très efficaces pour organiser la rencontre de l’offre et de la demande, mais elles le font de manière particulièrement cynique pour ceux qui relient les deux. Les livreurs sont indépendants, mais ce statut est factice, puisqu’ils doivent répondre aux injonctions provenant de l’algorithme de la plateforme. S’ils ne sont pas assidus, l’appli ne leur donne plus autant de livraisons, ou celles, compliquées, que les autres livreurs ne prennent pas. À terme, elle peut même les radier.

Pour parvenir à cette présomption de salariat, le mécanisme prévoit de définir un certain nombre de critères et de convenir du seuil à partir duquel elle s’applique. Les neuf critères définis par le gouvernement portent essentiellement sur l’aspect économique (l’activité doit rapporter au moins 70 pour cent des revenus, occuper au moins 70 pour cent du temps de travail, le travailleur doit porter une tenue imposée...). Les treize critères relevés par les syndicats et Déi Lénk sont plus généraux, ils visent plutôt à définir l’emprise de la plateforme sur le travailleur (la plateforme fixe les conditions ou les limites de la rémunération des services, supervise et contrôle l’exécution et la qualité du travail, réceptionne les paiements...). Le projet de loi Spautz indique que le seuil sera atteint si cinq des neuf critères sont cochés. Celui des syndicats est beaucoup plus protecteur. Il estime que la présomption s’enclenche dès qu’un seul critère est atteint et que celle-ci est scellée (« irréfragable ») à partir de trois.

Une autre différence majeure porte sur le seuil de prise en charge par la plateforme d’un expert mandaté par la délégation du personnel en cas de litige. Si les syndicats et Déi Lénk ont fixé un minimum de quinze salariés demandeurs, le gouvernement place le curseur à 250. Les syndicats se demandent d’où vient ce chiffre, puisque la plus grande entreprise du secteur dans le pays n’atteint pas cent salariés.

[...]



Marc Baum (Déi Lénk) a déposé un projet de loi sur le travail de plateformes le 10 février

Sven Becker

[Suite de la page 15]

Les sanctions prévues en cas de manquement des entreprises sont également très différentes en fonction des projets. Le gouvernement prévoit une amende administrative de 25 à 25 000 euros pour non-respect des injonctions de l’ITM, tandis que les syndicats et Déi Lénk tablent sur une amende de 1 000 à 25 000 euros, mais par salariés concernés. Ils projettent également la cessation d’activité de la plateforme en cas d’infractions graves ou de non-paiement des amendes, ce que ne dit pas le projet gouvernemental.

Si l’avant-projet de loi de Marc Spautz est encore confidentiel et que les députés ne l’ont sans doute pas (tous) lu, le déroulement de la commission, mercredi, a laissé Marc Baum perplexe. « Je m’attendais à ce que Marc Spautz remette en cause les éléments de notre proposition qu’il n’a pas inclus dans la sienne, mais non, il n’a rien dit. » Il s’étonne aussi qu’aucun député n’ait posé de questions. Même pas Georges Engel, président des socialistes et ancien ministre du Travail, qui avait pourtant lui aussi préparé un projet de loi sur la question lorsqu’il était au gouvernement. Pour Marc Baum, cet épisode illustre la façon donc le gouvernement aborde les questions sociales : « c’est de l’autoritarisme libéral ».

Les syndicats, en vérité, ne sont pas surpris. Ils ont appris que les plateformes ont récemment entrepris un travail de lobbying et savent que le gouvernement souhaite attirer les firmes internationales. Ils estiment que l’avant-projet de loi du gouvernement ne ferait que maintenir la situation actuelle. et ils voudraient désormais faire comprendre aux entreprises traditionnelles que ces platesformes représentent une concurrence déloyale. Ils expliquent que, sur le terrain, la situation s’apparente à un *far west* où les pratiques mafieuses sont fréquentes. Un système de sous-location des comptes s’est par exemple mis en place, il permet aux personnes sans autorisation de travail de livrer, moyennant une rente mensuelle à celui qui lui donne ses identifiants.

Le 31 mars, la section française de Médecins du monde publiait un rapport décrivant cette population mal connue. L’étude porte sur plus de mille livreurs à Paris et à Bordeaux. Si les chiffres ne sont sans doute pas directement transposables au Luxembourg, ils restent éclairants. 81 pour cent ont moins de 35 ans et 99 pour cent sont nés à l’étranger. Quatre livreurs sur cinq travaillent entre six et sept jours par semaine, pour une moyenne de 63 heures hebdomadaires. Ils effectuent en moyenne 413 livraisons par mois (833 kilomètres). Patrick Dury a récemment théorisé la « qatarisation du pays », Marc Baum parle lui de « monégasquisation ». Ce n’est pas qu’une vue de l’esprit. ●

L’angle mort

Les négociations à propos du travail par plateformes comportent un angle mort majeur : bon nombre de livreurs n’ont pas d’autorisation de séjour et ne peuvent donc pas travailler en règle, quelle que soit la loi en vigueur. L’efficacité d’un nouveau cadre de travail légal, qui ne prendrait pas en compte la situation administrative de ceux qui exercent ces professions, serait donc relative. L’initiative pourrait même priver de revenus cette population très vulnérable. Pour Jessica Lopes, sociologue au Centre d’études et de formation interculturelles et sociales (Cefis), la régulation du travail par plateformes n’a de sens que si elle va de pair avec la régularisation des migrants en situation de séjour irrégulier qui composent une bonne partie de cette main-d’œuvre *low-cost*. « Une telle mesure serait un excellent instrument de lutte contre l’exploitation de ces personnes au travail », avance-t-elle.

Jessica Lopes regrette que les syndicats luxembourgeois n’investissent pas davantage cette question : « En France, en Belgique, en Espagne, au Portugal ou en Italie,

les organisations syndicales aident à structurer le travail par plateformes et ont poussé à la régularisation de livreurs qui répondaient à des critères précis ». L’autrice du remarqué roman graphique *Temps de Trajet* (avec le dessinateur Charl Vinz, Point Nemo, 2026), réfute le traditionnel argument de l’appel d’air, en vertu duquel de nombreux migrants arriveraient, attirés par un pays plus accueillant que les autres. « Depuis cinquante ans, toutes les études démontrent que cela ne se passe comme ça », dit-elle. Surtout que ces réformes ne concernent que des personnes qui travaillent déjà et donc jamais, par définition, de néo-arrivants.

Malgré tout, elle est pessimiste sur la possibilité d’une telle démarche au Luxembourg. Lorsque Léon Gloden, ministre CSV des Affaires intérieures, évoque la question de la migration, il met en avant le contrôle des flux et la répression, pas la politique sociale ou le droit du travail. « Lorsque je travaillais encore pour l’Asti en tant qu’assistante-sociale au guichet Infos migrants, nous l’avions rencontré en début de mandature. Il nous avait dit tout de suite qu’il était inutile de parler de régularisation parce qu’avec

lui, il n’y en aurait pas », se souvient Jessica Lopes.

Elle évoque une anecdote qui remonte à la période du confinement. Le Premier ministre Xavier Bettel (DP) avait posté une vidéo sur les réseaux sociaux dans laquelle il remerciait les travailleurs essentiels. Un des plans montrait justement un livreur qui le saluait de la main en souriant. « Il ne faut pas croire, mais ces livreurs livrent aussi les ministères », fait remarquer Jessica Lopes. Eh bien cet homme travaillait sans autorisation de séjour et l’Asti avait inclus la vidéo dans le dossier qui avait mené à sa régularisation exceptionnelle.

Si une régularisation massive semble aujourd’hui improbable, plusieurs exemples ponctuent pourtant l’histoire du Luxembourg. Entre 2001 et 2003, dans une période de forte croissance économique, les ministres CSV du Travail (François Biltgen), de la Justice (Luc Frieden) et de la famille (Marie-Josée Jacobs) ont offert des autorisations de travail aux personnes qui pouvaient justifier d’une présence ininterrompue au Luxembourg depuis le 1^{er} juillet 1998 ou depuis le 1^{er} janvier 2000 avec un emploi stable rémunéré au

moins au salaire minimum (affiliées ou non à la Sécurité sociale). Celles atteintes d’une maladie grave les empêchant de rentrer dans leur pays et celles possédant des liens familiaux directs avec le détenteur d’une carte d’identité luxembourgeoise étaient également éligibles. Aucun bilan final n’a été publié, mais en 2002, à mi-parcours, 585 permis avaient été accordés.

En 2013, une directive européenne allait sanctionner plus durement les employeurs de personnes en situation irrégulière. Elle avait incité le ministre Nicolas Schmit (LSAP) à lancer une procédure de régularisation transitoire permettant aux entreprises d’éviter de lourdes sanctions. Pour en profiter, les salariés devaient avoir travaillé et résidé au Luxembourg pendant au moins neuf des douze derniers mois, présenter un CDI et disposer d’un casier judiciaire vierge. En contrepartie, le ministère s’était engagé à ne pas poursuivre les entreprises qui les avaient employés illégalement, et à ne pas leur demander de régler rétroactivement les cotisations sociales. Cette année-là, 543 personnes avaient ainsi pu obtenir une autorisation de travail. EN



Erinnerungskultur und Gegenwart

RP Kahl, Christiane Paul und Clemens Schick am Set von *Die Ermittlung*

III Frédéric Braun

17

Der deutsche Filmemacher RP Kahl hat Peter Weiss' *Die Ermittlung* neuinszeniert und vergangene Woche Luxemburger Lehrkräften vorgestellt

Vergangenen Dienstag lud das Institut Pierre Werner gemeinsam mit dem Zentrum für politische Bildung (ZpB) auf einen IFEN-zertifizierenden Diskussionsabend zum Thema filmische Darstellung des Holocaust. Der deutsche Filmemacher RP Kahl (bürgerlich Rolf Peter Kahl) war zu Gast und unterhielt sich mit Yves Steichen, Leiter der Filmabteilung am CNA, über die Grenzen filmischer Darstellbarkeit. Im Mittelpunkt stand Kahls Neuinszenierung von Peter Weiss' (1916-1982) dokumentarischem Theaterstück *Die Ermittlung* über die Frankfurter Auschwitz-Prozesse von 1965. In elf „Gesängen“ hatte Weiss anhand authentischer Gerichtsprotokolle Zeugenaussagen, Anklagen und Verteidigungen ohne fiktionale Handlung oder psychologische Ausgestaltung gegenübergestellt.

RP Kahl (*1970) bleibt dem dokumentarischen Text zwar eng verbunden, verschiebt ihn jedoch deutlich in eine fernsehfilmische Form, die stärker auf Reduktion und unmittelbare Wirkung setzt. Während Weiss im Theater durch die chorische Struktur der „Gesänge“ und die kollektive Anordnung der Aussagen eine artifizielle Distanz und zugleich Übersicht über das Gerichtsverfahren herstellt, isoliert Kahl die Zeugnisse im filmischen Raum und macht sie durch lange Einstellungen, minimale Ausstattung und den Verzicht auf theatralische Rahmung stärker als unmittelbare Sprechakte erfahrbar. Dadurch soll die Sprache

Die Filme von Lanzmann und Spielberg als paradigmatische Ansätze einer ästhetischen Kontroverse

selbst noch stärker als zentrales Ereignis in den Vordergrund treten, was angesichts der Laufzeit von vier Stunden schnell ermüdend wirkt. Kahl ist sich dessen bewusst und rät den Lehrern im Saal, ihren Klassen die verschiedenen Gesänge einzeln vorzuführen.

Yves Steichen hatte zu diesem Zeitpunkt bereits den Abend mit einer historischen und filmästhetischen Einordnung der Auseinandersetzung mit dem Holocaust eröffnet. Sein Vortrag spannte einen weiten Bogen von den unmittelbaren Nachkriegsaufnahmen der alliierten Streitkräfte über prägende dokumentarische und fiktionale Werke bis hin zu den gegenwärtigen Tendenzen des „Nicht-Zeigens“ im Kino.

Ausgehend von frühen Aufnahmen aus befreiten Konzentrations- und Vernichtungslagern, die zunächst als Beweismaterial dienten und später auch pädagogisch eingesetzt wurden, zeichnete Steichen die allmähliche Entwicklung einer filmischen Erinnerungskultur nach. Zentrale Stationen dieser Entwicklung waren unter anderem Alain Resnais' *Nuit et brouillard*, Stanley Kramers *Judgment at Nuremberg* sowie die Fernsehserie *Holocaust*, die in den 1970er Jahren eine breite gesellschaftliche Debatte auslöste. Ebenso wurden die gegensätzlichen Positionen von Claude Lanzmanns radikalem Verzicht auf Archivbilder in *Shoah* und Steven Spielbergs rekonstruktivem Ansatz in *Schindler's List* als paradigmatische Gegensätze einer bis heute anhaltenden ästhetischen Kontroverse hervorgehoben.

[...]

[Fortsetzung von Seite 17]

Steichen zeigte anschließend, wie sich diese Debatte in den folgenden Jahrzehnten weiter ausdifferenzierte – von tragikomischen oder psychologisierenden Annäherungen bis hin zu zeitgenössischen Formen der Andeutung und Perspektivverengung, wie etwa in *Son of Saul* oder *The Zone of Interest*. Vor diesem Hintergrund verortete er *Die Ermittlung* als Werk, das konsequent auf Darstellung im klassischen Sinne verzichtet und stattdessen durch Sprache, Zeugenschaft und Reproduktion der Prozessprotokolle eine Form der „inneren Bilder“ erzeugt. Ganz neu war dieser Ansatz allerdings auch nicht. Gerade im europäischen Nachkriegskino gibt es bereits früh Versuche, das Grauen der Lager nicht direkt zu zeigen, sondern es über Distanz, Bruch oder Andeutung zu vermitteln. Ein klassisches Beispiel ist *Pasażerka* (*The Passenger*, 1963) von Andrzej Munk.

Im Gespräch mit Yves Steichen ging RP Kahl auf seine Ablehnung einer erneuten ästhetischen Aneignung des Grauens ein und formulierte deutlich seine Nähe zu Claude Lanzmanns Ansatz: „Wir wollen uns nicht einfühlen.“ Er bezeichnete es als problematisch, wenn Schauspieler sich in Opfer- oder Terrorsituationen hineinversetzen sollen: „Das hat für mich etwas Falsches.“ Demgegenüber kritisiert er eine zu starke Emotionalisierung im Kino, insbesondere am Beispiel von Steven Spielberg. Gleichzeitig würdigt er *Schindler's List* ambivalent als wirkungsvolles, aber problematisches Mainstream-Erzählkino. Zwar habe der Film viele Menschen erreicht, doch Kahl hinterfragt dessen Perspektive: „Es ist eigentlich ein Nazi, der dann zum guten Nazi wurde.“ Sein eigener Ansatz verschiebt den Fokus radikal: „Unser Ansatz war die Opfer, die Zeuginnen und Zeugen ... denen müssen wir ein Monument bauen, die müssen wir sozusagen anhören.“

Ein wichtiger Ausgangspunkt für seine filmische Form ist seine pädagogische Erfahrung. Er beschreibt die Reaktionen seiner Studierenden auf *Nuit et brouillard* von Alain Resnais: „Professor Kahl, warum zeigen Sie uns diesen Film?“ – nicht aus Ablehnung des Themas, wie Kahl weiß,

sondern wegen der „Art und Weise des Films, die so abgeschreckt hat, dass man nicht einsteigen konnte“. Daraus folgert er die Notwendigkeit einer neuen Vermittlungsform, die Zugang ermöglicht, ohne zu überwältigen. Stattdessen soll der Film Denkprozesse ermöglichen.

RP Kahls Neuinszenierung ist in eine krisenreiche Gegenwart eingebettet. Denn der Holocaust hat nicht an Bedeutung verloren, aber seine Rolle als unangefochtene Chiffre westlicher Selbstdeutung ist seit dem Krieg in Gaza zunehmend instabiler geworden. Er bleibt eine moralische Tiefenschicht in Debatten über Gewalt, Schuld und Verantwortung. Gleichzeitig wird diese Erinnerung zunehmend in unterschiedliche Deutungsrahmen gezogen: etwa, wenn staatliche Verantwortung aus der Vergangenheit mit aktueller Sicherheits- und Außenpolitik verknüpft wird, wenn in Feuilletons Fragen der Vergleichbarkeit historischer und gegenwärtiger Gewaltverbrechen diskutiert werden, oder wenn auf digitalen Plattformen historische und aktuelle Kriegsbilder in unmittelbare Nähe geraten und sich gegenseitig überlagern. Diese Instabilität entsteht auch daraus, dass der Holocaust in unterschiedlichen Kontexten sowohl als historische Singularität als auch als Bezugspunkt gegenwärtiger Gewaltdeutungen fungiert. Die gegenwärtigen globalen Medien- und Konflikt dynamiken bringen Vergleichbarkeit ins Spiel. Dabei werden bestimmte Formen dieser Vergleiche oder Deutungen im öffentlichen Diskurs teils als problematische Instrumentalisierung, teils als antisemitisch zurückgewiesen, wodurch die Grenzen zwischen historischer Analyse, politischer Kritik und moralischer Grenzziehung selbst zum Gegenstand von Konflikten werden.

Den aktuellen Debatten um Erinnerungskultur, Vergleichbarkeit und politische Instrumentalisierung entzieht sich der deutsche Filmemacher RP Kahl jedoch bewusst. Formal wirkt die Entziehung aus der Gegenwart wie ein konservativer Rückgriff auf eine institutionalisierte, in Deutschland stark gerahmte Form der Holocaust-Erinnerung, die eher historisch als gegenwartsbezogen wirkt. Gerade im Kontext eines gleichzeitig zur Filmproduktion eskalierenden Krieges in Gaza wurde jedoch deutlich, dass solche

„Ich hatte schon das Gefühl, dass sich mit dem Fortschreiten des Nahostkonflikts auch die Rezeption des Films verändert hat.“

RP Kahl, Regisseur

Rückgriffe nicht außerhalb der Gegenwart stehen, sondern in sie hineinwirken. Dennoch fuhr Kahl im Januar 2025 nach Israel, um seinen Film dort anlässlich des 80. Jahrestages der Befreiung von Auschwitz durch die Rote Armee an der Kinemathek Tel Aviv vorzuführen.

RP Kahl will „den Holocaust nicht nutzbar machen“, wie er dem *Land* gegenüber erklärt. Außerdem sei das Projekt lange vor den Anschlägen vom 7. Oktober entstanden. Als der fertige Film in Tel Aviv vorgestellt wurde, habe „gerade Waffenstillstand“ geherrscht, „also keine aktuellen Kriegshandlungen“. Für RP Kahl ist jedenfalls klar, auf die Aktualität bezieht er sich nicht: „Dieser Film ist eine klare Erinnerung an das, was war.“

Im anschließenden Publikumsgespräch erwähnt Kahl jedoch den „Rechtsruck“ in Europa sowie „Antisemitismus“ im linken politischen Spektrum. Für viele Jugendliche in Deutschland seien die Verbrechen des Nationalsozialismus mittlerweile zeitlich weit entfernt, argumentiert er in dem zum Film gehörenden Schulmaterial. Zudem hätten viele Schüler „einen Migrationshintergrund“ und „identifizieren sich vielleicht auch mit der Geschichte anderer Länder und Kulturen“. Da wolle sein Film ansetzen.

Der Holocaust fungiert aber nicht nur als Erinnerungsraum, sondern auch als moralischer Referenzpunkt, der Deutungshierarchien erzeugt: Wer ihn heranzieht, spricht oft in einer Sprache historischer Autorität, die sich auf eine besondere Legitimität im Sprechen über Gewalt stützt. Damit verschiebt sich die Frage: Nicht nur, was erinnert wird, sondern wer wen belehrt – und mit welchem Anspruch auf moralische Deutungshoheit historische Erfahrung, von welcher Seite auch immer, in aktuelle Konflikte eingebracht wird.

„Ich hatte schon das Gefühl, dass sich mit dem Fortschreiten des Konflikts und der aktuellen kriegerischen Auseinandersetzung auch die Rezeption des Films verändert hat“, sagt RP Kahl gegenüber dem *Land*. „Ich kann das aber nicht kontrollieren. Ich denke allerdings, der Film würde einem durchaus etwas an die Hand geben. Trotzdem habe ich versucht, den Holocaust nicht zu instrumentalisieren, ihn nicht als Werkzeug zu nutzen, um aktuelle Entwicklungen zu erklären. Mein Credo ist: Der Holocaust war sinnlos. Man darf ihn nicht für irgendetwas sinnvoll machen.“ Und Peter Weiss? „Ich glaube, er würde eine sehr kritische Haltung gegenüber der aktuellen israelischen Regierung einnehmen, da bin ich mir ziemlich sicher. Gleichzeitig würde er aber auch Antisemitismus benennen, unabhängig davon, welche Regierung gerade in Israel an der Macht ist. Diese Beidseitigkeit – diese differenzierte Beobachtungsgabe – war für ihn typisch: nicht einseitig, nicht ideologisch vereinnahmbar.“ ●



Sammy Hart

Der Regisseur
RP Kahl

Peter Weiss: *Die Ermittlung*. Oratorium in 11 Gesängen. Ein Film von RP Kahl, mit u.a. Rainer Bock, Clemens Schick, Bernhard Schütz, Christiane Paul, Peter Lohmeyer, Karl Markovics. Deutschland 2024, 240 Minuten.

Von einem Land, das es nicht mehr gibt

III Anina Valle Thiele

Seit 2019 ist die Schauspielerin Larisa Faber auch als Regisseurin tätig. In ihrem Theaterstück *The Land We Shared* verwebt sie frühe Kindheitserinnerungen mit der Geschichte Rumäniens

Als Larisa Faber 1990 nach Luxemburg kam, war sie vier Jahre alt. Der Kommunismus ihrer frühen Kindheit in Rumänien, den sie in ihrem Theaterstück aufarbeitet, ist immer noch gegenwärtig. In ihrer Familie wurde offen und viel darüber gesprochen. „Das war gewissermaßen Familienfolklore“, sagt sie. „Ich habe damals viele Fragen gestellt. Sie sind Teil von mir und deshalb sehe ich zum Beispiel das, was jetzt in der Ukraine passiert, nicht als etwas Isoliertes, sondern als Kontinuum in der Geschichte. Es ist ja nicht so, dass Putin gestern aufgewacht ist und sich gedacht hat, jetzt schnapp ich mir die Ukraine.“

Ihre neue Inszenierung *The Land We shared* ist eine Spurensuche in ihrer Kindheit und zugleich ein semiautobiografisches Puzzle. Es spielt 1989 (kurz vor dem Fall des Eisernen Vorhangs) in Rumänien. In den letzten Jahren hat Faber sehr viel Theoretisches über den Kollaps kommunistischer Regime gelesen. Dass die Geschichte sich wiederhole, ist spätestens seit Nietzsche eine gängigere Variante der Interpretation. Wo sieht sie Parallelen? „Sowohl in der Art und Weise, wie Russland sich über die Jahrzehnte gegenüber seinen Nachbarn benimmt; das ist schon fast zyklisch und folgt immer demselben Drehbuch. Aber auch in der Haltung westlicher Politiker, Stalin war auf dem Cover vom Time Magazine und Denker wie Sartre haben diese Ideologie ja positiv beleuchtet. Ich finde, etwas ganz Ähnliches passiert heute wieder.“

Ihre Oma habe zu der Generation gehört, „die an ihrer eigenen Haut erlebt habe, was es bedeutet, wenn die Russen kommen. Und als ihnen der Kommunismus in Rumänien aufgezwungen wurde (...), war meine Mutter Teil der Generation, die Russisch lernen musste. Ihre Familie wurde enteignet; sie durfte nicht studieren, weil sie als Volksfeindin eingestuft wurde. Es ist vielleicht einfach gesagt, aber es ist trotzdem zyklisch“, meint Larisa Faber. Trotzdem sei das Politische in dem Stück nur der Rahmen, menschliche Beziehungen stünden im Vordergrund. Der politische Subtext sei aber Teil der Geschichte und beeinflusse, wie die Figuren sich benehmen und was mit ihnen passiere. „Ein halbautobiografisches Puzzle, das von einer realen Entdeckung nach der Beerdigung ihrer Großmutter ausgeht, wird zum Ausgangspunkt für die Auseinandersetzung mit unvollendeten Angelegenheiten und dem Versuch, das Unrecht der Vergangenheit wiedergutzumachen“, liest man im Ankündigungstext.

Darin verbinde die Performance-Künstlerin Dokumentartheater, Live-Musik und einen riesigen Kohlkopf, um die komplexen Schichten von Trauer und historischem Gedächtnis aufzudecken. „*The Land We Shared*, das meint eben diese Erde, die Region in Rumänien, wo wir herkommen und wo sie, meine Oma, begraben werden wollte; aber es ist auch die Vergangenheit von einem Land, das es nicht mehr gibt – einer Vergangenheit, die uns sehr geprägt hat.“ Ihr Theaterstück basiere auf ihrer Familiengeschichte, die Dialoge seien dennoch frei erfunden. „Es ist vor allem die Beziehung zwischen meiner Oma und mir, die sehr eng war“, erzählt Faber. Das sei typisch für Osteuropa. Die Großeltern seien oft Ersatz-Eltern

Witze zu machen ist eine kleine Form der Resistenz, wenn man keine andere Wahl hat

gewesen, weil im Sozialismus ja alle arbeiten gingen. Die Großeltern waren diejenigen, die auf die Kinder aufpassten. Sie war so stark mit ihrer Großmutter verbunden, dass sie sich einmal an sie geklammert und gefragt habe, wer diese Frau sei, als ihre Mutter kam, weil sie diese so lange nicht mehr gesehen hatte.

So beginnt das Stück mit einer Anekdote, einer wahren Begebenheit. Nach dem Begräbnis ihrer Großmutter habe Larisa Faber eine Plastiktüte gefunden, in der sie Kleider, die sie neu gekauft hatte, vorbereitet und diese mit der Notiz „Begräbniskleider“ versehen hat. Das sei der Ausgangspunkt – auch für das Stück, das in drei Teile gegliedert ist. Der erste Teil spielt „kurz vor der Revolution, als wir in Rumänien leben. Dann erfolgt ein großer Zeitsprung und die Protagonistin kommt über 30 Jahre später zurück nach Rumänien. Sie hat diese Plastiktüte bei sich und möchte sie eigentlich da begraben, wo ihre Oma ruhen wollte“, erzählt die Regisseurin.

Jeder, der den ‚real existierenden Sozialismus‘ erlebt hat, hat diesen anders erlebt und wahrgenommen. Was an dem Stück, an der Zeit der rumänischen Diktatur unter Ceaușescu, ist als Charakteristik zeitlos? „Vielleicht ist es das Sehnen nach einem starken Führer, was etwas sehr Menschliches ist“, sagt Larisa Faber nachdenklich. Denn obwohl die Kommunisten das Dogma „God is dead“ verinnerlicht hätten, gab es den Führerkult und eine Art Ersatz-Gott, ob das Castro, Stalin, Ceaușescu, Tito oder Mao sei, erklärt sie. „Eine Figur, die absolut autoritär ist, die alle Macht hat und an sich zieht.“

Eine ihrer Hauptfiguren, die kroatisch-amerikanische Schauspielerin Kristin Winters, habe sie in Gintare Parulytes Theaterstück Lovefool (Produktion: TNL) entdeckt, in dem Winters eine eindrucksvolle Solo-Performance liefert. „Sie ist eine fabelhafte Schauspielerin, die sehr viele Fähigkeiten mitbringt; die perfekte Besetzung.“ Den Vater spielt Ovidiu Mihăiță. Er wurde 1980 in eine Post-Hippie-Familie in Timișoara, Rumänien, geboren. Über den Schauspieler liest man, dass er seit der Revolution von 1989 Rock’n’Roll hörte, auf Kissen imaginäres Schlagzeug spielte und trotz aller Widerstände lange Haare trug.

Der aus Portugal stammende Künstler Marco Godinho, der zwischen Luxemburg und Paris lebt

und dessen eindrucksvolle Installationen für Aufsehen sorgen, war an dem Projekt von Anfang an beteiligt. Seine Installation *Written by Water* im Luxemburgischen Pavillon auf der Biennale in Venedig (2019) ist wahrscheinlich einer der wenigen luxemburgischen Beiträge, die auch international in Erinnerung bleiben werden. Für *The Land We Shared* hat Godinho das Bühnenbild entworfen. Faber denkt, dass Godinho auch durch seine eigene Migrationsgeschichte und Verbundenheit zum Ländlichen etwas mit ihrem Stück habe anfangen können. Sein Bühnenbild sei sehr metaphorisch und minimalistisch und helfe in der Erzählung von Trauerbewältigung.

Larisa Faber hat über mehrere Jahre an dem Projekt gearbeitet. Anfangs wusste sie überhaupt nicht, in welche Richtung es gehen würde. Insbesondere der Austausch mit der Dramaturgin, Shamira Turner, habe ihr dabei geholfen, den Kurs zu bestimmen. Dank ihr gibt es von dem Stück auch eine Audiotranskription, ein wichtiger Schritt in Sachen Inklusion im hiesigen Bühnenbetrieb. Gerade dass sie als Britin nichts mit ihrer Geschichte zu tun habe, sei sehr hilfreich gewesen, um auszumachen, wie diese Geschichte bei einer Außenstehenden ankommt.

Bierernst verspricht das Stück ohnehin nicht zu werden. Denn es drehe sich viel um Kohl. Es gebe sogar einen „Cabbage Song“. Nimmt sie die Na-

tionalspeise auf die Schippe? Ja, im Kommunismus sei eine Hungersnot ein „expected outcome“, so Faber. Die Tatsache, dass es irgendwann eine Hungersnot geben wird, ist im Stück ironisch verwoben. „Denn der Kohl ist eben wirklich ein großer Teil der rumänischen Küche – vor allem eben die Kohlrouladen.“ Werden die Zuschauer/innen in den eineinhalb Stunden lachen oder weinen? „Hoffentlich beides“, meint Larisa Faber lachend. Das sei schließlich auch sehr typisch für Osteuropa. Osteuropäischer Humor sei so ein Bisschen das Letzte, was einem manchmal bleibe. „Witze zu machen ist eine kleine Form der Resistenz, wenn man keine andere Wahl hat.“ ●

The Land We Shared, eine Kreation von Larisa Faber. Mit Kristin Winters, Silvia Ruslana, Khazipova Father und Ovidiu Mihăiță; Drehbuch und Regie: Larisa Faber; Dramaturgie: Shamira Turner; Regie-Assistenz: Josie Dale-Jones; Bühnenbild: Marco Godinho; Kostüm-Design: Sarah Munro, assistiert durch Charlie Watkins Composer; Sound Designer: Alexei Țurcan; Licht-Design: Jodi Rabinowitz. Bühnenbild Les Théâtres de la Ville de Luxembourg. Eine Produktion des Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, Unterstützung Neimënster, als Teil von Larisa Fabers Künstlerresidenz. Spieltermine: Donnerstag, 7. Mai (Premiere), Dienstag, den 12. Mai, Mittwoch, den 13. & Dienstag, den 19. Mai, um 19h30; und am Sonntag, den 17. Mai 2026 um 17h im Kapuzinertheater. Dauer: 1h30. Keine Pause. Auf Englisch.



Larisa Faber
vergangen
Dienstag am Rand
der Generalprobe im
Kapuzinertheater

Doppelmoral

Die Zeiten, in denen Festivals, ob es Film- oder Kunstfestivals sind, ohne politisch motivierte Forderungen ihr Programm abrattern konnten, sind im Polykrisen-Zeitalter endgültig vorbei. Nach dem Debakel auf der Berlinale trat nun die Jury der diesjährigen Biennale in Venedig noch vor Beginn des Festivals geschlossen zurück. Grund ist die erneute Teilnahme Russlands nach vier Jahren Abwesenheit. Die Kunstwelt sorgt sich um eine mögliche Rehabilitation des Landes. Die Jury gab ebenfalls bekannt, Israel und Russland von der Liste an Preisträgern ausschließen zu wollen, da Haftbefehle für die Oberhäupter ihrer Regierungen vom Internationalen Gerichtshof ausstehen. Die EU drohte der Biennale, ihre millionenhoch Förderung auszusetzen.

22 europäische Regierungen richteten einen Brief an den Leiter der Biennale Pietrangelo Buttafuoco. Sowohl Außenminister Xavier Bettel als auch Kulturminister Eric Thill (beide DP) unterschrieben diesen besorgten Brief; auffallend ist, wie wenig die Teilnahme Israels eine Rolle spielt. Man erinnere sich an die aalglatte Manier, mit der Eric Thill das Konzert des Philharmonischen Orchester Israels in der Philharmonie vergangenes Jahr mit einer Trennung zwischen Politik und Kultur gerechtfertigt hatte. Seine Position heute klingt anders. Die künstlerische Freiheit setze die Wahrung „vielfältiger kultureller Ausdrucksformen“ voraus, was wiederum „jeglichen Missbrauch dieser Freiheit zu antidemokratischen Zwecken ausschließ“, zitiert ihn das Wort am Montag. Deux poids, deux mesures. Zum Auftakt protestierten dann sowohl Pussy Riot als auch propalästinensische Aktivist:innen. Luxemburg wird dieses Jahr von Aline Bouvy und ihrem Werk La Merde repräsentiert. Sie erklärte dem Wort vergangene Woche, die Biennale mache „gesellschaftliche Dringlichkeit noch spürbarer“. Die Preisverleihung soll nun nicht wie geplant im Mai, sondern im November stattfinden; mit einem Publikumspreis. SP

„Be scene“

Adam Walder, ehemaliger Journalist und Bandmanager, trägt seit einem halben Jahr seine

Musikexpertise auf der englischsprachigen Plattform scene.lu zusammen. Darauf findet man, gebündelt und strukturiert, Informationen zur hiesigen Musikszene: Konzerte, Nachrichten und eine Liste der aktiven Künstler:innen, von Afropop bis Shoegaze. Mehr als 100 haben sich bereits eingeschrieben. Auf der Agenda findet man sowohl lokale Veranstaltungen in Gemeinden, als auch Jazzgigs im Liquid, die Release von Talis neuer EP in der Rockhal (am heutigen Freitag um 20 Uhr) oder die Vinyl-Fair im Schluechthaus (Sonntag, 10. Mai, 10 bis 18 Uhr). Mit einem Penchant für die Indie-Szene schreibt Adam Walder die News-Artikel; das Ganze macht er nebenberuflich. Er versteht sich dabei auch als jemand, der Acts, die dabei sind, sich zu etablieren, sein langjähriges Praxiswissen mitteilt: etwa, wie sie sich online abseits von Social Media dank einer eigenen Homepage vermarkten oder ihre Schallplatten drucken lassen können. SP



Kultur für Kanner

Nora Wagener ist die diesjährige Preisträgerin des zum vierten Mal vom Script organisierten Kinder- und Jugendliteraturpreises (KJLP). Ihr Gedicht Ech war geschter am Zoo wird mit 1 500 Euro und einer Veröffentlichung gewürdigt. Es gab ebenfalls vier lobende Erwähnungen: Ech kann dat eleng von Nathalie Atten, Meng Liblingssaach von Jhemp Hoscheit, D’Féli an d’Lumi von Stéphanie Kieffer und A mengem Apel von Marc Weydert. Dieses Mal wurden Vorlese-Geschichten gesucht, die Kindern im Vorschulalter von ihren Lehrer:innen vorgelesen werden können. Die Preisüberreichung findet am 4. Juli im Escher Ariston im Rahmen des Virliesconcours statt. Ziel ist es, luxemburgische Literatur verstärkt in die Klassensäle zu bringen. (Foto: Philippe Matsas)

Auch das Radio 100,7 setzt seine Mission, mehr luxemburgischsprachige Inhalte für Kinder anzubieten, weiter fort: Die zweite Staffel der unterhaltsamen und gut produzierten Audioserie Dräi luusseg muusseg Monsteren von Claire Thill erschien Ende März; eine Ausschreibung für ein neues Audio-Projekt läuft. In der Kannerkëscht der 100,7-Mediathek findet man Geschichten für Kinder zwischen 3 und 12 Jahren, einige davon Originalproduktionen. SP

Le sens du livre d’artiste

III Marianne Brausch

Une approche décalée au Cercle Cité

Montrer une exposition sur les livres d’artistes a quelque chose de particulier et de déroutant. Les moyens virtuels, les images sont tellement présentes dans nos vies que nous nous conformons, avec leur usage de chaque instant à ce qui arrivera peut-être bientôt : la disparition de l’impression papier et donc du livre en général. Avec *ΙΣΤΟΣ / WEB – Contemporary Artists’ Books*, Maria Bourbou, la curatrice assistée de l’historien d’art Aias Christofis, cherche à donner la preuve du contraire. Le livre d’artiste a toujours sa place dans la production papier, il a même la particularité d’être unique.

Le visiteur du Ratskeller est donc amené à s’intéresser à une expression de « niche ». Mais le livre d’artiste contemporain est l’héritier d’une des plus vieilles expressions de l’humanité. Sans livres, qu’ils soient illustrés ou non – partant des tablettes en argile dans l’Antiquité, aux codex sur peau de moutons du Moyen Âge puis, à partir de Gutenberg à l’impression en exemplaires multiples – nous n’aurions pas de mémoire du récit de l’humanité. On en donnera pour preuve une production non pas sur papier dans l’exposition, mais une vidéo où Fabio Godinho lit L’Odyssée d’Homère (*Left to Their Own Fate* (*Odyssey*, 2019). Le récit, arraché feuille à feuille et emporté par la Méditerranée sur les lieux même des aventures d’Ulysse, nous renvoie à l’oubli, à la mise en danger de la culture et de l’art en particulier en tant que moyen d’expression.

ΙΣΤΟΣ / WEB – Contemporary Artists’ Books couvre des catégories très différentes. Des artistes qui illustrent un texte, comme Robert Brandy les *Geheime Gedichte* de Giòrgos Seféris (Editions Phi, 1988), ou une collaboration écrit des-sins entre Fernando Arrabal et Alecos Fassinianos, *Sa corolle noire* (André Biren, 1988). Ce sont des créations qui s’apparentent encore à l’expression classique, apparue dans les années 1960 et qui furent en vogue, essentiellement en France. On remarquera le travail d’Anneke Walch avec *Grenzen* (2015), un voyage dessiné qui se déploie grâce à la forme du leporello (le livre-accordéon) le long de la Moselle et les lieux historiques des conflits dans notre région.

Plus on avance dans l’exposition, plus on se rend compte d’une valeur de travail sociétal et politique du livre d’artiste contemporain. Ainsi du porte-folio *10 little refugees* (2016) de Désirée Winckler, à la typographie de couverture brodée par l’artiste avec tout l’amour qu’elle exprime dans ses gravures

sur la détresse des enfants déplacés. Et, comment ne pas penser, avec son voisin de vitrine Claude Gérard, à la disparition totale d’un pan de culture dans les années 1930 en Allemagne ? Aujourd’hui, les contenus apparemment infinis du web tendent de fait vers une pensée unique. L’illustration en est donnée par deux œuvres de Maria Kompatsari *BOOK-ANTROPIC* (2019) et *Open book* #10 (2025). Les pages sont fragmentées, des documents d’archives passés au shredder.

On préfère personnellement le terme « livre-objet ». C’est par la présentation visuelle qu’est entrée dans l’histoire de l’art le mythique *Every Building on the Sunset Strip* (1966) d’Ed Ruscha, qui reconstitue méthodiquement les deux kilomètres et demi des deux côtés de façades de la fameuse avenue hollywoodienne. La forme du leporello est devenu une expression type du livre d’artiste : il permet le récit visuel. C’est aussi l’objet de l’album de Robert Hall *Happenstance* (2024-2026), un assemblage de vingt-cinq paysages, à partir de cartes postales glanées sur des marchés aux puces, retravaillées de manière presque imperceptible. De la fiction fait main qui résiste à la fiction numérique.

On peut dire la même chose de *Web-based visual poem, digital multimedia work on laptop* (2014-2018) où Maria Bourbou, l’artiste, utilise comme support « l’ennemi » lui-même : un ordinateur. Sa synthèse visuelle est plus forte que les mots de Maria Bourbou, la curatrice, dans le texte explicatif de *ΙΣΤΟΣ / WEB – Contemporary Artists’ Books* : les œuvres présentées constitueraient une anti-toile/web. *ΙΣΤΟΣ* signifiant « toile », le fil rouge serait « un réseau relationnel et créatif » autre. Mais il y a création et création dans *ΙΣΤΟΣ / WEB – Contemporary Artists’ Books*.

Les deux pièces les plus conceptionnelles *untitled combination_stockage* et *walls origins/replacements_library* (2024) de Julien Hübsch résument le propos de manière magistrale. Les livres sont appuyés l’un contre l’autre, comme s’ils s’épaulaient, maintenus ensemble par un sangle. Dans une bibliothèque murale retournée comme une cage ou formant un tout avec un morceau de mur qui fut peut-être celui d’une bibliothèque ? ●

ΙΣΤΟΣ / WEB – Contemporary Artists’ Books est à voir jusqu’au 21 juin prochain au Ratskeller du Cercle Cité



Album en carton recyclé par Manolis Manarakis, illustré de dessins d’enfant

Doomscroll

IIII Adèle Wester

L'exposition *Screentime/s* au Casino Luxembourg explore les formes contemporaines de subjectivité à l'ère numérique

Parmi les œuvres présentées dans *Screentime/s* au Casino Luxembourg, *Anhedonia* (2017) de Jacky Connolly explore les possibilités narratives et esthétiques des mondes simulés. Réalisé entièrement à partir des jeux vidéo *The Sims 3* et *The Sims 4*, le film suit une petite communauté d'avatars à travers des scènes de la vie quotidienne à la fois absurdes et troublantes. Il reprend l'atmosphère des quartiers résidentiels de banlieue : maisons alignées, jardins soignés, sous des couchers de soleil violets, presque toxiques.

Un avatar étrangement filiforme médite. Dans *Anhedonia*, la quête de bien-être bascule et devient le symptôme de son contraire absolu : une tentative désespérée d'organiser le vide. Formée au Bard College et au Pratt Institute, Jacky Connolly développe une esthétique post-internet mêlant grotesque, lo-fi et une forme de cruauté douce. On y retrouve l'intensité chaotique, saturée de désir et de mélancolie des films de Gregg Araki. Elle met en scène une véritable « bedroom community » : des adolescents et jeunes adultes en suspens, traversés par un nihilisme diffus. *Anhedonia* devient presque un hymne silencieux à cette angoisse adolescente.

The Sims constituait pour l'artiste « une fenêtre sur un monde inaccessible », un théâtre imaginaire où rejouer une adolescence fantasmée : un monde sans école, où l'on pouvait conduire, passer la nuit chez un homme ou essayer son jacuzzi en forme de cœur. L'âge adulte y apparaissait comme un espace d'intrigues et de possibilités, une porte de sortie du cauchemar étouffant du lycée.

Ce malaise générationnel trouve un écho chez Julia Kristeva. Dans *Les Nouvelles maladies de l'âme*, elle décrit une nouvelle pathologie contemporaine : une anhédonie généralisée, une érosion progressive de l'espace psychique intérieur, une difficulté croissante à symboliser et à ressentir pleinement ses propres affects. La jeunesse d'aujourd'hui, saturée d'images et de stimulations extérieures, se retrouve confrontée à un vide affectif où le plaisir et la douleur peinent à trouver une forme vivante. Ce malaise est condensé dans *Anhedonia* : les avatars ne jouent plus, ils incarnent ce vide intérieur que la génération post-internet connaît intimement.

Jacky Connolly ne critique pas les mondes simulés depuis l'extérieur : elle les habite pleinement et en révèle les ambivalences - à la fois refuges et espaces de désagrégation.

Cette tension entre corps réel et corps simulé traverse également les œuvres de Lu Yang. Dans la série *Doku* l'artiste déploie son avatar dans un univers 3D où la réincarnation devient une boucle infinie de code et de mouvement capturé. Là où Connolly observe un désenchantement du quotidien, Lu Yang pose la question : que reste-t-il de l'identité lorsque le corps devient un modèle reproductible à l'infini ?

Comme un miroir
légèrement fissuré
de notre époque



Vue de l'exposition

Natasha Domagala

Avec *Mélas de Saturne* (2020), Josèfa Ntjam ouvre encore un autre espace. Une entité nommée Persona y dérive à la recherche de ses origines algorithmiques : « In the loneliness of collectivity, I am Persona ». À la croisée de l'afrofuturisme et du récit spéculatif, Ntjam mobilise les technologies pour reconstruire une mémoire collective fluide et post-identitaire. *Mélas* devient un glitch, une faille qui rend visible l'impossibilité d'accéder à une origine stable.

Comme l'écrit Legacy Russell : « Within glitch feminism, glitch is celebrated as a vehicle of refusal, a strategy of nonperformance. This glitch aims to make abstract again that which has been forced into an uncomfortable and ill-defined material:

the body. A body that (...) remains indecipherable within binary assignment, is a body that refuses to perform the score. This nonperformance is a glitch. » Chez Ntjam comme chez Russell, le glitch n'est plus une erreur mais une posture : une manière de refuser les assignations, de brouiller les catégories et de produire d'autres formes d'existence.

L'exposition *Screentime/s* au Casino Luxembourg apparaît ainsi comme un miroir légèrement fissuré de notre époque : un espace où les écrans ne distraient plus, mais révèlent un certain malaise générationnel, celui d'une jeunesse qui a appris à habiter ses propres simulations pour mieux nommer ce qui, dehors, reste indicible. ●



Protest sign *Fraendeg* 2025 (detail), exhibition *Et leeft* at Lëtzebuerg City Museum
© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Home is where they clip your wings

IIII Jeff Schinker

Retour sur la Shortlist de l’International Booker Prize

Home is where they clip your wings : c’est ce que constate Bekija, la narratrice de *She Who Remains* quand, avant de fuir son village natal, elle ouvre en grand les portes du pigeonnier méticuleusement construit par son père avant que celui-ci ne se fasse abattre d’une balle dans le front, se rappelant alors que même si les pigeons s’envolent, ils retournent toujours au bercail une fois qu’on leur a coupé les ailes. Et c’est cette phrase, *home is where they clip your wings*, qui pourrait constituer le fil rouge de la shortlist du International Booker Prize qui, depuis 2016, récompense chaque année un roman venant d’être traduit en anglais.

À voir la liste des lauréats récents – Han Kang, László Krasznahorkai ou encore Olga Tokarczuk – l’on se dit qu’au-delà d’être devenu un indicateur assez fiable des futurs prix Nobel de la littérature, l’International Booker Prize se veut aussi un prix féministe : en dix ans, il n’y a eu que trois lauréats masculins. Couvrant, pour le cru 2026, une vingtaine d’années – le roman le plus ancien, *La sorcière* de Marie Ndiaye, a été publié en 1996 et le plus récent, *Lichtspiel* de Daniel Kehlmann, en 2023 –, la shortlist persiste dans cette veine : hormis *Lichtspiel* de Daniel Kehlmann, les cinq autres romans ont été écrits par des femmes, à savoir par les autrices bulgare Rene Karabash (*She Who Remains*), brésilienne Ana Paula Maia (*On Earth As It Is Beneath*), française Marie Ndiaye (*La Sorcière*), allemande Shida Bazayr (*Nachts ist es leise in Teheran*) et taïwanaise Yang Shuang-zi (*Taiwan Travelogue*).

***She Who Remains*, récit d’un amour queer impossible dans une Albanie reculée**

Avant son départ, *She Who Remains* évoque le quotidien de Batija en haut des montagnes d’Albanie, dans une région régie par le *Kanun*, un code de droit médiéval qui détermine la vie et, surtout, la mort des habitants, la plupart des us et coutumes du *Kanun* aboutissant à des vendettas sanguinolentes. Il en va ainsi du sort de la famille de Batija qui, parce qu’elle ne peut plus produire les preuves d’une virginité perdue, déclarera, la veille de son mariage arrangé, qu’elle veut devenir une *sworn virgin*, par quoi on désigne, dans ces régions, une femme qui fait un vœu de chasteté et, ce faisant, vivra en tant qu’homme parmi les siens, sorte de transition de genre

légitimée par le codex du *Kanun*, atavisme potentiellement *queer* au milieu même d’un monde gouverné par les hommes. L’engrenage tragique prendra néanmoins son cours, puisque l’annulation du mariage forcera Batija à désigner un homme de sa famille à être assassiné par un membre de la famille du mari humilié. Et si Batija raconte deux fois son dépucelage, la première fois un viol perpétré par l’idiot du village, la deuxième fois avec son amie d’enfance Dhana, c’est pour recouvrir le récit de son amour illégitime avec Dhana, qui lui lisait des livres, à elle qui n’a jamais appris à lire et à écrire, raison pour laquelle elle mettra seize ans à découvrir le contenu des lettres que son frère Salé lui envoie de Bulgarie, lettres qui la pousseront à partir enfin d’un lieu baignant dans la violence. Écrit dans un style à la fois haletant et poétique, avançant par de courts alinéas, avec pour toute ponctuation des virgules, refusant ainsi la violence d’un récit qui dirait les choses de manière trop affirmative, laissant planer l’hésitation, juxtaposant rêves et désirs à la réalité brutale, *She Who Remains* est un beau récit sur la survie d’un amour *queer* impossible, un peu comme dans *The Safekeep* de Yael van der Wouden, au beau milieu d’un monde on ne peut plus rétrograde, archaïque et masculiniste, récit qui oscille entre luminosité – de l’écriture – et noirceur – du propos – les plus totaux.

***Taiwan Travelogue*, exotisme littéraire entre récit historique et livre de recettes**

Sorte de croisement entre *Call Me By Your Name* et *La Passion de Dodin Bouffant*, *Taiwan Travelogue* est à la fois un roman d’apprentissage *queer* et un hommage à la cuisine taïwanaise. Si vous n’aimez pas les romans qui se transforment par moments (ou, plutôt, tous les trois alinéas) en livre de cuisine, passez votre chemin : il ne se passe pas une page sans qu’Aoyama, l’autrice-narratrice, ne cherche à rassasier ce « monstre » qui loge dans son estomac depuis qu’enfant, elle a connu un sevrage aussi cruel que traumatisant, raison pour laquelle sa gourmandise devient non seulement le fil conducteur narratif de ce travelogue où nous voyons l’autrice, invitée par la Nishinkai Women’s Organisation, voyager à travers un Taïwan colonisé par le Japon pour des lectures-rencontres dans des écoles de jeunes filles, mais aussi le lieu même, éminemment politique, de la lente éclosion des sentiments entre Aoyama et sa traduc-

Pas seulement une liste, un indicateur assez fiable des futurs prix Nobel de littérature

trice Chi-chan et des frictions qui ne manqueront pas d’apparaître, d’un parce que l’amour entre deux femmes est encore un tabou dans le Taïwan des années 1930 – Chi-chan s’est résignée à un mariage arrangé censé avoir lieu dans un an – et de deux parce que, même si Aoyama s’insurge contre les discriminations que subissent, sur l’île, les femmes et les colons et qui se manifestent jusque dans la concoction de plats, tel repas étant associé à telle classe sociale, ce sera Aoyama même qui, rêvant d’une égalité entre elle et Chi-chan, reproduira ces inégalités, inconsciente qu’elle est du lieu d’énonciation dont elle parle, qui est celui des colonisateurs. Écrit par une narratrice peu fiable à cause de la naïveté de son regard sur un Taïwan dont elle ne voit pas le mal à le considérer comme exotique, *Taiwan Travelogue* est un roman d’initiation postcolonial touchant, qui cache habilement sa charge politique, plus féroce qu’il n’y paraît, sous des couches de farine, des lacs de sauce soja et des montagnes de sashimis.

***La Sorcière*, un mélange savoureux entre surréel et naturalisme, signé Marie Ndiaye**

Lucie est une sorcière médiocre. Ses talents, élimés comme des baskets portées trop longtemps, se limitent à savoir où se trouve autrui en convoquant des images mentales de la personne visée, pouvoir qu’elle utilise la plupart du temps pour s’enquérir des agissements d’un mari qui, dès qu’il rentre du boulot, se renfrogne. Au début de *La Sorcière*, dont la relecture ne fait



AFP/Getty Images/CC

L'autrice Marie Ndiaye



L'auteur
Daniel
Kehlmann

Creative Commons

que confirmer que Marie Ndiaye reste l'une des voix les plus insaisissables et singulières de la littérature française contemporaine, Lucie décide d'initier ses filles aux pouvoirs surnaturels qu'elle a hérités de sa mère, une sorcière bien plus puissante qu'elle ne l'est. Alors que son mari prend la poudre d'escampette, emportant avec lui un héritage anthume laissé par le père de Lucie à sa fille, pécule que ledit père, pris en flagrant délit d'escroquerie par son entreprise, est prié de leur reverser fissa et que le mari va s'empresse de dilapider, ses filles, ayant vite appris à se transformer en corneilles, vont s'envoler pour de bon. Tantôt burlesque, tantôt incongru, *La Sorcière* détonne de par la manière dont l'autrice mêle le surréel au naturalisme : loin de cette hésitation fantastique définie par Todorov et qui a encouragé des auteurs, depuis Guy de Maupassant et Henry James, à laisser planer sur leurs récits le doute entre une lecture fantastique et une interprétation naturaliste, *La Sorcière* mêle allègrement des situations on ne peut plus prosaïques à de la magie noire, l'inquiétante étrangeté du roman venant moins de la sorcellerie que des relations familiales non simplement dysfonctionnelles mais teintées d'une cruauté dont Ndiaye deviendra experte par la suite et qui, ici, se traduisent par une indifférence et un manque d'empathie : si sa voisine Isabelle finit par abandonner son fils Steve après qu'une vision de Lucie l'eût vu se promener, dans le futur, sans cravate, donc sans le succès professionnel auquel sa mère le vouait, Lucie finira, elle, délaissée par son mari et ses filles. Si *home is where they clip your wings*, Lucie, en donnant des ailes à ses filles, se les coupe, les siennes propres.

On Earth As It Is Beneath, roman où la volonté civilisatrice rencontre la violence des hommes

Dirigée par Melquíades, un homme devenu fou à force de vivre entouré de meurtriers sans foi ni loi, la colonie pénitentiaire au centre d'*On Earth As It Is Beneath* détient un record dont son directeur est on ne peut plus fier : depuis son ouverture, personne n'a réussi à s'en échapper. Et pourtant, il leur laisse une chance d'y parvenir puisque, lors de nuits ritualisées, il choisit un ou deux prisonniers, leur enlève le bracelet électronique et leur donne trente secondes pour fuir – trente secondes au bout desquelles il se mettra à les chasser. Inutile de dire que ces « mesures socio-éducatives », comme il les appelle, n'aboutissent jamais à une vraie fugue, Melquíades étant, malgré la folie qui l'habite, un tireur bien trop habile pour en laisser s'échapper un. Ils finiront donc six pieds sous terre, rejoignant d'innombrables cadavres, la colonie ayant été construite sur un lieu où autrefois l'on tortura et tua des esclaves. Alors que les derniers survivants attendent l'arrivée promise d'un employé gouvernemental, censé effectuer une dernière inspection avant de fermer définitivement ce lieu sinistre et de transférer ses prisonniers, ces derniers espèrent encore quitter la colonie, où les frontières entre criminels et gardiens sont floutées depuis longtemps. Réflexion âpre sur le mal, le roman d'Ana Paula Maia rappelle, par son style sec

et par son évocation d'un enfer où la volonté civilisatrice se heurte à la violence des hommes, l'œuvre d'un Cormac McCarthy, si McCarthy avait troqué son souffle épique contre quelque chose qui, dans sa concision, est encore plus fataliste. Si l'on peut y lire comme une illustration fictionnelle des réflexions foucaaldiennes sur le dysfonctionnement du système carcéral, le roman est bien plutôt un bilan métaphysique de l'échec de l'expérience humaniste.

Lichtspiel, un éclairage truculent sur les années les plus noires de l'humanité

Que faire quand ton pays est occupé par des monstres mais que ta carrière à l'étranger souffre de ta double inaptitude à parler la langue de l'exil et à l'adapter aux us et coutumes de ton pays d'accueil et, plus précisément, aux lois et non-dits qui gouvernent le réseautage et la production filmique à Hollywood ? Que faire quand, de surcroît, tu reçois des lettres de ta mère, malade, restée en Europe, te demandant de rentrer à son chevet ? Qu'il soit retourné au bercail transformé en enfer parce qu'il fut un fils modèle ou parce que quelque part au fond de lui-même, il savait que les États-Unis ne lui permettraient jamais de poursuivre sa carrière artistique avec les moyens dont il eût eu besoin, que le grand réalisateur G. W. Pabst soit donc retourné en Allemagne par opportunisme ou devoir filial, Daniel Kehlmann n'entend nullement l'éclairer dans son magistral *Lichtspiel*. Car Kehlmann est trop intelligent pour savoir qu'on n'élucide pas les motivations d'un homme qui, souvent, ne les connaît pas lui-même et qui, tout aussi souvent, sont multiples et ambiguës. Ce qu'il éclaire cependant, avec une maîtrise époustouflante, ce sont les années les plus noires que l'humanité ait connues. De retour en Allemagne nazie, retenu d'abord prisonnier par le gardien de sa résidence secondaire, un homme infect comme il en regorgeait alors et qui a profité du revirement de situation ayant permis à des crapules dont le seul talent était la propension à la dénonciation et à l'opportunisme de prendre leur revanche sur ceux qui avaient plus de talent et d'intelligence qu'eux pour devenir les nouveaux maîtres et gouverneurs, commençant, après une entrevue avec Goebbels, par réaliser des films en Allemagne, vendant son âme aux pires gens possibles, ne voyant ni comment son fils Jakob se nazifie, ni comment sa femme Trude sombre dans la dépression et l'alcool, G.W. Pabst fait suivre à une chute bien physique un déclin moral qui montre comment l'art, quand il devient une finalité en soi, se mue en monstre auquel on sacrifie tout, y inclus sa dignité et la vie de ses proches.

Racontant les années de Pabst sous le régime nazi comme un film réalisé par Pabst, narrant le réel comme le cauchemar que ça a dû être, jouant sur les perspectives et les focalisations, Kehlmann a écrit, avec *Lichtspiel*, l'un des romans les plus importants sur la Deuxième Guerre mondiale. S'il fait beaucoup rire, c'est parce que Kehlmann sait que c'est la seule force qu'a la littérature : si elle arrive toujours trop tard pour

réparer le mal qu'a fait le réel, il lui reste l'élégance formelle et la lucidité pour inciter, dans des temps qui résonnent sombrement avec les temps d'antan, à ne pas traîner dans la boue notre dignité humaine, ou le peu qui en reste, une nouvelle fois.

Nachts ist es leise in Teheran, l'histoire iranienne selon quatre perspectives personnelles

Retraçant quarante ans d'histoire iranienne à travers la perspective de quatre narrateurs, *Nachts ist es leise in Teheran* commence en 1979 et se concentre d'abord sur Behsad, jeune révolutionnaire marxiste en lutte contre les partisans de Khomeyni qui, victorieux, instaureront, après le départ du Shah, la République islamique. Contraint de vivre en clandestinité, Behsad pourra néanmoins se consoler de ce que ses sentiments pour Nahid soient réciproques : cette vie clandestine, ils la passeront d'abord à deux, puis à quatre. Ce sera Nahid qui, en 1989, reprendra les rênes du récit, la jeune littéraire racontant, dans un va-et-vient entre passé iranien et présent allemand aux accents presque proustiens, l'arrivée au foyer d'accueil en Allemagne, les demandes de séjour refusées, la gentillesse de leurs nouveaux amis allemands, mais aussi le racisme qu'ils y rencontrent, la vie qu'il faut reprendre à zéro, les obstacles linguistiques, la honte et l'humiliation, les difficultés de vivre dans un pays qui n'est pas et ne sera jamais le sien, le souvenir de la patrie qu'on a dû quitter et la promesse qu'on y retournera dès qu'on pourra, promesse dont on craint qu'elle ne puisse pas être tenue. Dix ans plus tard, ce sera à sa fille Laleh de narrer des vacances en Iran, les retrouvailles avec une famille qu'elle a été obligée de quitter toute jeune et dont elle ne se souvient que peu, de découvrir un pays qui est à la fois le sien et pas le sien, Laleh vivant ce double sentiment d'inadéquation d'enfant d'exilés socialisée dans une Allemagne dont elle maîtrise les sociolectes et références – Wetten dass, la Kelly Family – sans pour autant s'y sentir complètement chez elle et qui, redécouvrant la culture iranienne dont on l'a nourrie dès l'enfance, ressent malgré tout une sorte d'aliénation. Enfin, en 2009, alors que Mo, le frère de Laleh, participe aux manif étudiants contre les *Studiengebühren*, éclatent, en Iran, des révoltes autour de la réélection d'Ahmadinejad. C'est quand elle évoque avec mélancolie les vies brisées par un pays dont les régimes changeants ont pour seul dénominateur commun l'avidité, le fanatisme et la misogynie, que le roman de Bazayr convainc le plus. Il est d'autant plus regrettable que sa fin, teintée de l'optimisme d'un changement politique radical, soit désormais contredite par l'actualité iranienne.

S'il est, au final, difficile de prédire qui sera le lauréat 2026 (annoncé le 19 mai) et bien que le génie de *Lichtspiel* jette un peu d'ombre sur les cinq autres romans, l'éclectisme formel et la diversité des voix font de cette shortlist une sélection dont chaque titre mérite d'être découvert. ●



Vers un langage transfrontalier

IIII Loïc Millot

Une expo à Metz célèbre les liens entre Jean Vodaine et la communauté poétique luxembourgeoise

À l'occasion des vingt ans de sa disparition, l'exposition *Jean Vodaine, arpenteur de frontières* met en lumière la production autodidacte et protéiforme de Jean Vodaine (1921-2006), cordonnier devenu poète, imprimeur, typographe, mais aussi graveur et peintre. À partir des fonds de l'association Jean Vodaine et de la Médiathèque Verlaine de Metz, le parcours retrace, en dix sections, la trajectoire européenne de cet artiste ainsi que la dimension collective de son travail. Aux côtés de l'écrivain luxembourgeois Edmond Dune (1914-1988), Jean Vodaine aura fondé et animé trois revues : *Le Courrier de poésie*, *La Tour aux puces* et surtout *Dire*, qui demeure à ce jour la publication la plus connue de ce tandem. Une entreprise de poésie transfrontalière qui dresse, en filigrane, le portrait d'une époque marquée par l'industrie du fer et du charbon.

Si « la poésie doit être faite par tous » (Lautréamont) et que « la main à plume vaut la main à charrue » (Arthur Rimbaud), encore faut-il disposer des techniques de reproduction permettant

de rendre publique son expression. C'est à cette fin que Jean Vodaine acquiert en 1949 une presse à bras. Cet outil lui ouvre alors la voie, audacieuse, de l'autoédition ; le jeune poète-cordonnier peut désormais imprimer, par ses propres moyens, ses écrits comme ceux de son entourage. Dans le sillage de Michel Ragon et de Jean L'Anselme, qui ont respectivement fondé *Les Cahiers du peuple* (1946) et *Peuple et Poésie* (1947), Jean Vodaine est à l'origine de deux revues de sensibilité prolétarienne : *Poésie avec nous* (1949-1950) et *Le Courrier de poésie* (1951-1954).

Souvent installés en province, leurs contributeurs sont, tous, autodidactes, et très largement masculins. On y rencontre Jules Mougins, facteur officiant dans un village du sud de la France, ou encore un certain Gaston Chaissac, cordonnier reclus dans la campagne vendéenne, à Sainte-Florence. Quant à Jean Vodaine, il mène cette activité éditoriale depuis son domicile de Basse-Yutz, en plus de son nouvel emploi de manœuvre aux hauts-fourneaux de Thionville. L'affirmation, dans ces deux revues,

du double statut d'« ouvrier-poète », se veut une réponse au critique Julien Benda, qui déclarait, sur les ondes de *L'ORTF*, qu'« une main calleuse ne pourra jamais écrire. »

L'apport d'Edmond Dune se révèle décisif pour l'avènement de la revue *Poésie avec nous*. En plus de mettre Vodaine en lien avec de nombreux écrivains, il est l'auteur d'une première illustration, une *Tête d'homme* (1950), qui marque le début d'une pratique de la gravure qui deviendra régulière par la suite. Dune est par ailleurs à l'origine de la conception « postale » du *Courrier de poésie*. Dès l'été 1950, celui-ci adresse à Vodaine une maquette annotée où il lui fait part de son projet de mise en page, qui sera finalement adopté durant les trois années de publication de cette revue. Une vitrine nous en montre le procédé ingénieux. Non reliés, les textes de *Courrier de poésie* se présentent de façon autonome, mis sous pli dans une enveloppe commune ; deux agrafes suffisent à faire rabat. Ainsi décroissonnée, la poésie, comme les timbres, s'affranchit des frontières.

Une aspiration à la liberté qui se manifeste aussi bien à travers la figure de l'oiseau, si présente dans les gravures sur bois de Jean Vodaine. L'invitation au voyage se poursuit avec un superbe collage de timbres sur lequel on lit : « L'Europe sans nous n'existe pas, les penseurs, les écrivains, les poètes. » Cet énoncé annonce l'aventure européenne de *La Tour aux puces*, revue dont le nom provient de cet édifice, à Thionville, construit au XI^e siècle par les Comtes de Luxembourg. Autour de cette publication littéraire se forme le « Groupe de Yutz », un collectif constitué de cinq passionnés autodidactes qui va se consacrer à l'édition de figures rares ou oubliées de la littérature, telles que l'abbé Pinck ou le poète Georges Alexandre. Outre des

poèmes, le sommaire de *La Tour aux puces* s'élargit à des essais historiques, à des hommages à des artistes défunts mais aussi à des traductions assurées, à tour de rôle, par Adrien Printz et Edmond Dune. Au fil des pages, le lecteur enjambe les frontières et les siècles, passant de chants anonymes des tribus amérindiennes à la poésie avant-gardiste d'Edoardo Sanguineti.

La publication de *Dire* se fait sous la double bannière de la littérature prolétarienne et de l'art brut. Inlassable épistolier, Gaston Chaissac (1910-1964) est présent auprès de Jean Vodaine dès le premier numéro de *Poésie avec nous*, en 1949. S'ensuit, entre les deux poètes-cordonniers, une collaboration fructueuse qui aboutit à la parution des *Histoires d'un vacher* (1952). Dix ans plus tard, Jean Dubuffet et Gaston Chaissac fourniront des gravures aux premiers numéros de *Dire*, la nouvelle revue initiée en 1962 par le Groupe de Yutz. Vient enfin *Les Tentations des Plumes de paon* (1963), très bel ouvrage que l'on peut découvrir, où des gravures de Vodaine illustrent une nouvelle de Gaston Chaissac. À la lueur des écrits de ce dernier et des œuvres plastiques de Vodaine, on se rend compte de la parenté entre leurs univers, ancrés dans une humble réalité peuplée d'animaux de basse-cour et de figures pittoresques. Il s'agit, de part et d'autre, de réhabiliter l'humour, le laid, le prosaïsme de la vie provinciale, contre l'esprit de sérieux qui règne dans les arts.

En 1969, Jean Vodaine imprime un numéro de *Dire* entièrement composé de poèmes-affiches. Il en signe et mentionne l'invention en bas du poème d'Arthur Praillet, « Le silence de parler » (*Dire*, n°8-9). Chaque exemplaire de la revue réunira, dès lors, un ensemble de poèmes de grand format à déplier, idéalement destinés à

MAUX DITS D'YVAN

Les confrères et les experts

IIII Yvan

Il cause et cause et cause et voudrait faire de sa cause celle de sa ministre. Yvan aimerait y ajouter encore une autre cause, celle d'une certaine presse, à commencer par le *Luxemburger Wort*, dont la rédactrice, presque toujours la même, publie cette litanie de prêches comme autant de perles du chapelet actuellement récitées à l'Octave. Elle y relaie complaisamment les arguments de ce chirurgien accusé d'avoir mutilé certains de ses patients, la jambe gantée rencontrant ainsi le genou abîmé.

Rappelons, contrairement au *Wort*, les faits, tous les faits, rien que les faits. Un ex-chirurgien des Hôpitaux Robert Schuman (HRS) est accusé d'avoir élargi ses indications opératoires du genou bien au-delà de l'utile et du nécessaire recommandé par les guidelines en vigueur et d'avoir ainsi mutilé certains de ses patients. Un collège de trois experts, dont un proposé par l'orthopédiste en question, a unanimement reconnu les faits dans les dix cas qu'il a eus à examiner. La Patientevertriebung évoque 71 (soixante-et-onze !) autres cas qui lui auraient été soumis. Mais la saga commence bien avant la publication de cette expertise, accablante pour l'accusé. Dans un premier temps, les HRS interdisent au chirurgien d'opérer, dans un deuxième temps la ministre de la Santé suspend son activité opératoire sur l'avis du Collège Médical, dans un troisième temps l'hôpital met fin à son contrat d'agrément, avant que, dans un quatrième temps, l'expertise soit publiée, qui ne laisse d'autre choix à la ministre que de prolonger l'interdiction de 21 mois.

Pour sa défense, l'intéressé a enrôlé Apollo Strategists, une firme spécialisée dans la com-

munication de crise. Il a pris ses patients en otage pour signer une pétition de soutien, démarche fort peu médicale et déontologique, soit dit en passant. L'intéressé enrôle aussi quelques copains et confrères qu'il fera rimer avec experts. Si c'est son droit le plus strict de critiquer l'expertise, c'est du seul pouvoir de la justice, lors d'un procès à venir, à demander une éventuelle nouvelle expertise. Ses affidés, indépendamment de leurs compétences éventuelles, n'ont aucune légitimité et encore moins de légalité à répéter les allégations de leur compère. Parmi les contre-experts autoproclamés, on trouve un chirurgien eschois à la retraite et un soi-disant coryphée américain, spécialiste ... de l'épaule, ce qui lui fait une belle jambe. Et ce que le *Wort* passe consciencieusement sous silence, c'est que l'Américain en question se trouve être le propre mari de Stacey Feinberg, ambassadrice des Etats-Unis à Luxembourg, nommée pour services financiers rendus par Trump, que Wilmes, l'ex-médecin des HRS et actuel médecin de Findel-Medic, a chaleureusement applaudi lors d'une réception officielle. Et cette même Mrs Feinberg apparaît dans une photo manipulée qui montre une délégation luxembourgeoise, dont Xavier Bettel et le chef de l'État *himself*. Le Grand-Duc s'est d'ailleurs plaint d'avoir été grand dupe dans cette affaire de retouchement d'image qui a fait disparaître du cadre une ancienne ambassadrice tombée en disgrâce. On savait Trump grand admirateur de Poutine, on n'est pas surpris qu'il utilise les méthodes de son lointain prédécesseur Staline. Et voilà que le mari de Madame Feinberg conteste le bien-fondé de l'utilisation de l'imagerie par les experts. Un orfèvre en la matière, vous dis-je.

Dans sa récente conférence de presse, Wilmes s'est dit victime d'une cabale politique orchestrée par sa ministre de tutelle qu'il aurait beaucoup fréquentée pour lui vanter les bienfaits d'une médecine ultralibérale qui n'auraient pas été du goût de la ministre, peu empressée, paraît-il, de faire avancer le dossier de ce qui s'apparente de près ou de loin à une médecine à deux vitesses. Wilmes pervertit donc un dossier médical en affaire politique, voire de vengeance, dans la plus pure tradition complottiste. Mais l'homme a beau attaquer Martine Deprez de près avec des méthodes qui rappellent celles du président de son complice américain, l'agressivité et la répétition ne valent pas démonstration, et la mission pourrait bien se terminer en catastrophe comme celle d'Apollo 1.

L'homme ne ment pas, mais limite mégalo-et mythomane, il adhère à son histoire persécutive au fur et à mesure qu'il la tisse. Les psychiatres savent bien que ceux qui se croient persécutés se muent régulièrement en persécuteurs, et que le cercle des ennemis a tendance à s'étendre en réseau. Ici, il commence avec les *whistleblowers*, s'étend au Collège Médical et à la ministre de la Santé, qui n'est plus seulement réduite à son rôle gouvernemental, mais qui est perçue comme étant l'ex-copine Martine, apostrophée d'ailleurs par le pronom « hatt ». Le respectueux « si » pour Madame la ministre Deprez se trouve ainsi escamotée au profit du familial « hatt », et les protestations de l'accusé, du coup, ressemblent à des lamentations d'un amant éconduit. Comme quoi, le ressenti ment. ●

prendre place au sein de l'espace public. Tout un pan de l'espace d'exposition en est ainsi recouvert. Plutôt que des slogans et des mots d'ordre, les poèmes-affiches de *Dire* font apparaître des poètes anonymes aux côtés d'autres, aujourd'hui renommés, comme Léopold Sédar Senghor, Jean Arp ou Anise Koltz. Sous le titre *CEillets rouges pour Paris*, le no 12 met en lumière des poètes slovènes du début du XIX^e siècle. Le no 15 est dédié à la poésie malgache de langue française, tandis que le no 22 réunit, pêle-mêle, des poèmes d'auteurs luxembourgeois d'expression allemande (Anise Koltz, Roger Manderscheid) illustrés de linogravures de Roger Bertemes. Jusqu'en 1984, année à laquelle s'achève l'aventure de *Dire*, le poème-affiche donne à voir un travail éditorial rare. Il s'accompagne d'une révolution typographique où les lettres dansent sur la page, comme on peut le voir à la lueur d'un poème d'Allen Ginsberg (*A Supermarket in California*) et d'Edmond Dune (*L'Offrande tropicale*, *Dire*, n°3).

L'exposition *Jean Vodaine, arpenteur de frontières* est assortie d'une riche programmation associée. Partenaire de la manifestation au côté de la médiathèque Verlaine de Metz, le Centre national de littérature de Mersch prend part aux festivités. Une conférence de Myriam Sunnen, spécialiste de l'œuvre d'Edmond Dune notamment, se tiendra ainsi à Metz, le vendredi 12 juin à 18h30. Histoire de faire revivre cette époque industrielle qui a vu l'art du livre décliné dans toute sa matérialité (papier, reliure, typographie, encre). ●

L'exposition *Jean Vodaine, arpenteur de frontières*, jusqu'au 4 juillet à la Médiathèque Verlaine de Metz. Plus d'infos sur www.cnl.public.lu

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Dem Marc Spautz seng Excuse

IIII Jacques Drescher



Et huet een et net einfach,
An 't ass ee bal ensat:
D'Gewerkschaften, déi schwätze
Vum Kaffiskranz-Format.

Dir musst mech dach verstoen;
Ech sinn a menger Roll,
An hunn ech gëschtkämpft nach,
Sou sinn ech haut kee Proll.

Elo sinn ech Minister,
An dréie mech nom Wand.
Ech muss mech alt verbéien,
Am Déngscht vum Banke-Land.

Et gëtt ee méi verstänneg -
Mam Alter a mam Geld.
Am Fong ass dat näischt Neies
Op dëser schlechter Welt.

Im Beharren auf die Ungewissheit

IIII Marc Trappendreher

Mit *Die My Love* verdichtet sich Lynne Ramsays radikale Filmografie



Jennifer Lawrence in *Die My Love*

Das filmische Werk von Lynne Ramsay ist eines der Lücken, der Affekte und der radikalen Subjektivität. Ihre Filme entziehen sich narrativer Eindeutigkeit ebenso wie psychologischer Erklärungslust. Sie operieren nicht als Geschichten im klassischen Sinne, sondern als Verdichtungen innerer Zustände, als fragile Gefüge aus Erinnerung, Wahrnehmung und Gewalt. In *We Need to Talk About Kevin* (2011), *You Were Never Really Here* (2017) und nun *Die My Love* verdichtet sich ein Werk, das weniger Antworten liefert als vielmehr die Zumutungen des Fragens ins Zentrum rückt.

Geprägt vom Erbe des British New Cinema und seinem rauen Kitchen-Sink-Realismus entwickelt Lynne Ramsay bereits in *Ratcatcher* (1999), angesiedelt im Glasgow der 1970er-Jahre während eines Müllstreiks, und in *Morvern Callar* (2002), das von einer schottischen Provinz ausgehend bis nach Spanien führt, eine Bildsprache, die die Lebensrealität der Unterschicht und des

Prekären nicht erklärt, sondern als sinnlich erfahrbare Wirklichkeit in die Körper ihrer Figuren einschreibt.

Mit *We Need to Talk About Kevin* erlangte sie große internationale Beachtung, darin entwickelte sie eine Poetik der Verunsicherung mit dringlicher Konsequenz. Die Geschichte eines Schulmassakers wird hier nicht als kausal erklärbarer Entwicklung erzählt, sondern als Mosaik aus Erinnerungsbruchstücken einer Mutter, die sich im Nachhinein selbst befragt. Die Figur der Eva (Tilda Swinton) wird zur Projektionsfläche einer doppelten Krise: der der Mutterschaft und der des Verstehens. Ramsay unterläuft dabei konsequent die Erwartung, das „Böse“ psychologisch zu begründen. Der titelgebende Sohn Kevin (Ezra Miller) erscheint nicht als Resultat eines Traumas, sondern als Störung im System selbst. Gerade diese Grundlosigkeit erzeugt den eigentlichen Schrecken.

Auch die Frage, ob Mutterschaft ein natürlicher Instinkt oder eine kulturelle Zuschreibung ist, durchzieht den Film. Eva kann sich weder mit ihrer Schwangerschaft noch mit ihrer Rolle identifizieren; ihre Distanz wird nicht erklärt, sondern gezeigt. In dieser Leerstelle entfaltet sich ein Tabu; die Möglichkeit, das eigene Kind nicht zu lieben. Ramsays Inszenierung verweigert sich dabei jeder linearen Dramaturgie. Die Erzählung oszilliert zwischen Vergangenheit und Gegenwart, zwischen Vorahnung und Nachträglichkeit. Das Massaker fungiert als unsichtbares Zentrum, um das die Bilder kreisen. Besonders prägnant ist die visuelle Dominanz der Farbe Rot: Tomaten, Marmelade, Blut. Diese Bildmetaphorik verschränkt Körperlichkeit und Gewalt, Fruchtbarkeit und Zerstörung. Rot wird zur Textur eines Unbewussten, das sich nicht artikulieren lässt, das sich in die Oberfläche der Welt einschreibt. Gleichzeitig erzeugt der Einsatz von kontrastierender Musik – etwa Buddy Hollys *Everyday* – eine irritierende Diskrepanz zwischen Klang und Bild, zwischen scheinbarer Normalität und latenter Katastrophe.

Während *Kevin* die Familie als Ort des unlöslichen Konflikts inszeniert, verlagert *You Were*

Never Really Here die Perspektive auf ein Subjekt, das bereits vollständig von Gewalt durchdrungen ist. Joe (Joaquin Phoenix), ein traumatisierter Auftragskiller, ein ehemaliger Marine, bewegt sich durch eine Welt, in der Rettung und Zerstörung ununterscheidbar geworden sind. Ramsay interessiert sich auch hier nicht für narrative Plausibilität, sondern für die sensorische Erfahrung von Trauma. Der Film arbeitet mit Ellipsen, Auslassungen und radikalen Perspektivverschiebungen. Gewalt wird selten direkt gezeigt; stattdessen erscheint sie in Überwachungskameras, in Fragmenten, in Nachbildern. Diese Ästhetik der Verweigerung verwandelt den oberflächlichen Thriller in eine Studie über Dissoziation: Joe ist ein Körper, der Erinnerungen trägt. Seine Vergangenheit drängt sich in die Gegenwart, ohne je vollständig sichtbar zu werden – Martin Scorseses *Taxi Driver* (1971) ist in dieser Hinsicht nahestehend. Ramsay erzeugt eine Zeitstruktur, in der sich lineare Chronologie zugunsten eines permanenten Jetzt-Zustands auflöst. Gleichzeitig bleibt die Frage nach Erlösung ambivalent. Die Beziehung zu dem geretteten Mädchen eröffnet einen Möglichkeitsraum von Nähe, der jedoch stets von Gewalt überschattet bleibt. Wie bereits bei Eva ist auch hier das Subjekt nicht autonom, sondern ein Knotenpunkt aus äußeren und inneren Kräften. In *You Were Never Really Here* unterläuft Ramsay zugleich die Konventionen von Thriller und Drama, indem sie Joe weniger als Täter denn als beschädigten Befreier zeichnet. Seine Gewalt erscheint als Echo eines traumatischen Ursprungs, das sich in seinen Körper eingeschrieben hat. Zwischen kindlicher Regression und dem Wunsch nach Selbstauflösung oszillierend, bleibt Joe ein Subjekt, das weder ganz in der Realität ankommt – noch seinem eigenen Trauma entkommt.

Mit *Die My Love* radikalisiert Ramsay diese Konstellation und rückt die postnatale Depression ins thematische Zentrum des Films. Die junge Mutter (Jennifer Lawrence) erlebt Schwangerschaft, Geburt und Mutterschaft als fortschreitende Entfremdung, als Zustand der permanenten Überforderung. Gemeinsam mit ihrem Partner (Robert Pattinson) zieht sie nach dem

Tod seines Vaters (Nick Nolte) in ein heruntergekommenes Haus – ein Raum, der weniger Schutzraum als Resonanzkörper psychischer Desintegration ist. Zugleich stirbt der affektive Raum zwischen den Partnern nach der Geburt drastisch ab. Ramsay erzählt diese Entwicklung konsequent aus der subjektiven Perspektive der Mutter. Die Grenze zwischen Realität und Wahn beginnt zu bröckeln; Wahrnehmung wird instabil. Besonders im Sounddesign verdichtet sich dieser Zustand: das permanente Bellen von Hunden, das Drängen von Autohupen, das Surren von Fliegen formen eine nervöse, überreizte Tonspur, die weniger die Welt beschreibt als einen inneren Zustand hörbar macht. Die Protagonistin bewegt sich zwischen Aggression und Erschöpfung, zwischen Begehren und Leere, fügt sich selbst Gewalt zu – ein Körper, der sich gegen seine eigene Einhegung auflehnt. In dieser Perspektive erscheint *Die My Love* als direkte Fortschreibung von *Kevin*: Die Frage der Liebe einer Mutter für ihres Kind kehrt zurück. Damit rückt Ramsay eine weiterhin tabuisierte Möglichkeit in den Mittelpunkt ihres Kinos.

In allen drei Filmen ist die Ambivalenz zentral: Es geht nicht darum, das „Warum“ zu klären, sondern die Unmöglichkeit dieser Klärung erfahrbar zu machen. Das Böse erscheint nicht als Abweichung, sondern als integraler Bestandteil menschlicher Existenz – als etwas, das weder externalisiert noch vollständig internalisiert werden kann. Formal zeichnet sich Ramsays Werk durch eine extreme Verdichtung aus. Ihre Filme sind durchzogen von einer Bildsprache, die weniger illustriert als evoziert. Geräusche, Texturen, Farben werden zu Trägern von Bedeutung, ohne je eindeutig entschlüsselbar zu sein. Diese Offenheit zwingt den Zuschauer in eine aktive Position: Bedeutung entsteht nicht im Film, sondern im Verhältnis zu ihm. Ramsays Kino ist damit kein konsumierbares Narrativ, sondern eine Zumutung – ein Erfahrungsraum, der sich der Kontrolle entzieht. Lynne Ramsays Filme sind Störsignale, die Trost ebenso verweigern wie Erklärung. Sie zeigen nicht, wie die Welt funktioniert, sondern wie sie sich anfühlt, wenn sie es nicht mehr tut. Vielleicht liegt darin ihre größte Radikalität: im Beharren auf der Ungewissheit. ●

Ramsays Filme sind durchzogen von einer Filmsprache, die weniger illustriert als evoziert



David Wagener

Oliver Halmes

land

08.05.2026

Déclencher l'émotion

IIII Benjamin Bottemer

Si on sait ouvrir l'œil, crapahuter un dimanche matin sur les bords de l'Attert offre son lot de découvertes : des traces fraîches laissées par un castor à l'endroit où il se glisse dans l'eau, de la terre séchée déposée sur un rocher par un sanglier, une flaque de boue où l'animal se roule pour se protéger des moustiques... on aimerait apercevoir un castor, mais David Wagener douche nos espoirs : il faut se lever tôt pour le croiser. « Vers 4h du matin, ça aurait été bien » nous indique le photographe naturaliste.

Lui qui arpente le secteur depuis plus de dix ans connaît parfaitement la routine des habitants de la forêt. Il consacre une grande partie de son temps aux repérages, puis à l'affût en tenue de camouflage, filets kaki sur le dos et téléobjectif dans son sac. Mais en cette matinée tardive, David a préféré voyager léger : les promeneurs sont là, pas question d'attirer l'attention et de voir une foule de curieux débarquer à sa suite. Il a même dû changer sa plaque d'immatriculation pour éloigner des indésirables qui le traquaient comme une bête. « Il y a de plus en plus de photographes amateurs irrespectueux, qui viennent au même endroit tous les jours pour avoir une photo à publier sur leurs réseaux, explique le jeune homme de 26 ans. Ce genre d'attitude dérange l'animal, perturbe ses habitudes ; ça peut l'obliger à se déplacer, ce qui peut être dangereux s'il a des petits. Moi, je ne consomme pas la forêt : je l'aimais avant de faire de la photo ».

Tout a commencé avec le cerf, « avec lui et grâce à lui » indique David, fasciné par le seigneur de la forêt, qu'il observait déjà, enfant, aux côtés de son père. « Il y en a un que je connais depuis six ans, je le photographie régulièrement, je le vois perdre ses bois ou pendant le brame ; ma période préférée car c'est là qu'il est le plus majestueux » raconte le photographe, qui prépare actuellement un livre sur le cerf au Luxembourg. Il évoque les nombreuses heures passées à « planquer » pour l'apercevoir le plus près possible. Une trace profonde dans la boue le met en émoi. « Quand tu déduis que le cerf fait plus de 200 kilos, tu te l'imagines, tu le rêves pendant l'affût, et lorsqu'il apparaît, c'est la récompense ». David s'est acheté son premier appareil à l'adolescence puis a décidé d'en faire son métier. Le jeune homme est influencé par Vincent Munier

(« pour sa philosophie et son esthétisme »), Neil Villard (« pour le côté pisteur ») ou encore Laurent Geslin, dont il a suivi les traces en partant, entre la Suisse et la France, à la recherche du lynx boréal. Avec un ami vidéaste, il a consacré un documentaire au félin, dont la sortie est prévue en 2027.

A l'étage de sa maison s'exposent quelques-uns de ses plus beaux tirages : c'est uniquement grâce à leur vente que David gagnait sa vie jusqu'à récemment. Des revenus qu'il complétait avec des contrats, principalement pour des communes souhaitant des publications sur la faune locale. Mais il ne parvenait plus à concilier cette dernière activité avec ses principes. « Je ne veux plus être sous pression, devoir ramener des photos à tout prix, car le respect de la nature est ma priorité, précise David. Maintenant je peux aller planquer pendant trois heures, et même si je ne ramène rien j'ai l'esprit tranquille ; rentrer parfois bredouille fait partie du jeu ». Des valeurs qu'il veut offrir en partage : tout en poursuivant la vente de ses tirages, il est depuis peu agent pédagogique pour l'asbl Elisabeth Jeunesse, et souhaite faire découvrir la nature à des jeunes « qui connaissent toutes les marques de voitures mais aucune espèce d'arbre ».

Le photographe naturaliste veut également continuer les voyages. Après le lynx boréal en Suisse et la Slovénie sur les traces de l'ours, David aimerait concrétiser un rêve : partir à la rencontre de la faune arctique. Là-bas, il sera loin de l'artificialisation des sols qui gangrène la nature, au Luxembourg et ailleurs ; il y a trop de chemins, pour les marcheurs, les coureurs, les cyclistes... « C'est vraiment perturbant pour les animaux. Sans compter ceux qui les nourrissent pour faire une photo, ou utilisent des applications imitant le chant des oiseaux pour les attirer ! ». Son travail ne pourrait-il pas faire évoluer les mentalités ? « C'est le cas quand je peux en parler avec les gens, lors d'expositions par exemple » explique David. Mais l'image seule n'est pas suffisante : souvent, le public n'y voit que le côté esthétique. « Pourtant, ça devrait déclencher quelque chose... » regrette le photographe. En plongeant notre regard dans celui d'un ours, immortalisé lors d'une escapade dans les forêts baltes, on ne peut qu'être d'accord avec lui. ●

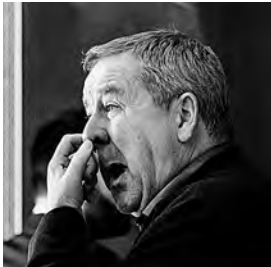
POLITIK

Pelz verkaafen

„Wat mëscht d'CSV falsch?“, fragte der *100,7*-Journalist Rick Mertens den CSV-Abgeordneten Michel Wolter am Mittwochmorgen im *Invité vum Dag* mit Blick auf die schlechten Umfragewerte der CSV. „Da fragen Sie den Falschen“, antwortete der Kärjenger (Foto sb.). Um dann doch eine bei schlechten Umfragewerten beliebte Analyse wiederzugeben: Es liegt an der Kommunikation. „De Premier huet en Duerstellungsproblem, dee spillt sech op eis Partei eriwwer.“

Gefragt, wann die Entscheidung gefallen sei, dass er seinen Bürgermeisterposten nach der Halbzeit an seine Frau abtreten würde, antwortete Wolter, dies sei nach den Wahlen passiert. „Et ass d'Geschicht vum Bier, du muss deen aus éischt erschéissen, éiers de säi Pelz verkeefs ... an da kucks de de Kolleegeen hiren Alter a wat soss nach ass.“ Doch sowohl Rick Mertens als auch Michel Wolter haben einen kantigen Diskussionsstil und scheuen keine unbequemen Kommentare. Ob er auch einen Rücktritt geplant hätte, falls er seine Frau, die viertgewählte CSV-Politikerin Nadine Braconnier, als Nachfolgerin nicht hätte positionieren

können? Michel Wolter reagierte gereizt: „Hätte hätte Fahrradkette.“ In Kärjeng interessiere sich niemand für diese Frage, dort käme seine Frau in der Bevölkerung „exzellent“ an. Man habe ihn eingeladen, um über seine Bilanz als Bürgermeister zu sprechen, und nun komme man erst gegen Ende der Sendung dazu, beklagte sich Wolter: „Ech wollt de Nolauschterer dat just



eng Kéier soen.“ Man hätte nicht gewusst, dass am gleichen Tag neue Umfragewerte zur CSV vorliegen würden, kontert Mertens. „Und ein Mann mit Ihrer Erfahrung weiß eigentlich, dass dann Fragen dazu gestellt werden.“ Wolter beruhigt sich: „Ech verstinn dat ganz gutt.“ SM

GASTRONOMIE

Déjà une étoile pour le Lys

Il n'aura pas tardé pour convaincre les enquêteurs du Guide Michelin! Formé dans ses jeunes années à l'École d'hôtellerie et de tourisme de Luxembourg, Kim de Dood a

ouvert les cuisines du restaurant gastronomique de la Villa Pétrusse, Le Lys, au mois de juin dernier. Et cette semaine, le Bibendum vient de décerner la première étoile de ce tout nouveau restaurant. Une réussite express pour celui qui est habitué aux macarons. Après avoir travaillé dans de nombreux étoilés en Allemagne, en Grande-Bretagne et en Belgique au début de sa carrière, il s'est envolé ensuite à Singapour, au Saint-Pierre. Alors que son chef et son sous-chef démissionnent à quelques semaines d'intervalle, il reprend la cuisine à 22 ans seulement. Il obtient une première étoile en

2017, puis une deuxième en 2023. Kim de Dood ouvre un deuxième Saint-Pierre à Kuala Lumpur et accepte également de tenir les fourneaux du pavillon luxembourgeois à l'exposition universelle de Dubaï en 2020.

Au Lys, il propose une cuisine inspirée née de la fusion entre ses expériences asiatiques et le patrimoine culinaire luxembourgeois. EN

PRINTED IN LUXEMBOURG